OPINION D'UN LETTRÉ HINDOU
SUR LES DOCTRINES DE
SWEDENBORG

LETTRE ADRESSÉE

A LA

Société Swedenborgienne de Londres

PAR

RAO BAHADUR DADOBA PANDURUNG

ANCIEN EMPLOYÉ DU GOUVERNEMENT DES INDES
ET AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES SUR L'ÉDUCATION, ETC., ETC.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

OPINION D'UN LETTRÉ HINDOU

SUR LES DOCTRINES DE

SWEDENBORG

LETTRE ADRESSÉE

A LA

Société Swedenborgienne de Londres

PAR

RAO BAHADUR DADOBA PANDURUNG

ANCIEN EMPLOYÉ DU GOUVERNEMENT DES INDES

ET AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES SUR L'ÉDUCATION, ETC., ETC.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1892

NOTICE SUR L'AUTEUR

Dadoba Pandurung, auteur des réflexions qui suivent, était un homme bien connu dans l'Inde par les divers services qu'il avait rendus à son pays. Comme il le rappelle au début de sa lettre, il avait successivement rempli auprès du Gouvernement Britannique les fonctions ouvertes aux indigènes. Dans l'enseignement, il s'était fait remarquer par la publication d'ouvrages très appréciés et encore employés dans les Écoles supérieures du Gouvernement. Comme magistrat, il avait rendu de grands services pendant la rébellion. Son courage, son tact et sa fidélité à son devoir dans ces circonstances difficiles, avaient été soumis à une épreuve qu'il avait heureusement traversée et qui parle haut en faveur de ses principes et de son caractère.

A l'époque où sa lettre a été écrite, c'était un savant déjà avancé en âge et qui avait la réputation d'être très versé dans les *Védas,* quoiqu'il ne fût pas brahmine. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était son désintéressement et son désir d'améliorer la condition de ses compatriotes.

Il y avait quinze ans qu'il avait rencontré et qu'il étudiait les ouvrages de Swedenborg, lorsqu'il s'est mis en communication avec une Société qui, depuis 1810, travaille à les répandre dans le monde avec une persévérante activité et un succès toujours croissant [1]. Elle ne pouvait manquer d'accueillir avec une vive sympathie cet appel inattendu; des fonds suffisants furent promptement réunis pour répandre en Angleterre et dans les Indes 8000 exemplaires d'une traduction *Marathe* de la lettre qu'elle avait reçue. Elle allait entreprendre la publication *du Ciel et de l'Enfer* en Hindoustani, lorsque la mauvaise santé de Pandurung et la difficulté de trouver un autre traducteur capable de surveiller ce travail en ont fait ajourner l'exécution.

Pandurung est mort le 17 octobre 1882, après une longue et douloureuse maladie.

1. Cette Société a réimprimé, en la seule année 1890-1891, 6000 volumes des divers ouvrages théologiques de Swedenborg; elle en a vendu et distribué, dans la même année, 4525 volumes contre 3354 l'année précédente.

AU PRÉSIDENT ET AUX MEMBRES

DE LA

« SWEDENBORG SOCIETY », A LONDRES

CHERS FRÈRES EN LA VÉRITÉ,

Aucun de vous, ni aucun membre de votre Église en Angleterre, ou ailleurs, ne peut savoir qui je suis, et cependant l'espoir de servir la cause sacrée de la vérité m'encourage à m'adresser à vous pour communiquer à votre Société le récit qui va suivre d'un épisode de ma vie.

Je suis Hindou ; j'habite un endroit retiré d'une ville d'Orient (Bombay). Je ne suis pas un homme influent. Ma réputation n'est pas grande parmi mes compatriotes ; elle est encore moindre chez les Européens. Il y a douze ans qu'après avoir rempli auprès du Gouvernement Britannique, dans l'enseignement, les finances et la magistrature, les fonctions ouvertes aux indigènes, j'ai quitté le service en recevant une petite pension. Mes habitudes tranquilles et mon goût pour la vie littéraire m'avaient décidé à prendre ma retraite.

Je me promenais un jour, il y a dix ans, dans le fort de Bombay, et j'entrai par hasard dans une salle de vente, où des lots de vieux livres allaient être offerts aux enchères. Mes yeux furent attirés par le titre d'un de ces ouvrages, qui était compris dans un des lots avec quelques douzaines d'autres livres aussi usés que lui. Ce titre était : *Ciel et Enfer*. Je demandai à pouvoir regarder au moins la première page ; mais on ne me permit pas de satisfaire ma curiosité sans me rendre acquéreur du lot tout entier. Je gardai le silence jusqu'à ce que vint son tour, et, comme le livre me tentait beaucoup, je résolus de l'acheter, malgré l'obligation de payer en même temps pour d'autres dont je n'avais que faire. Dès qu'il fut en ma possession une première inspection et un coup d'œil rapide jeté sur la table des matières ne firent qu'augmenter ma curiosité. Je m'empressai de rentrer chez moi et je dévorai chapitre après chapitre, avec l'ardeur d'un homme affamé devant son plat favori. Le nom de l'auteur, Emmanuel Swedenborg, était tout nouveau pour moi.

L'anglais n'étant pas ma langue maternelle, il m'a fallu près de deux mois, au milieu de mes occupations, pour trouver ma voie à travers ce volume compact, besogne qu'un Anglais aurait accomplie dans le même nombre de semaines.

Pour me bien rendre compte de l'ensemble, je lus et relus quelques-uns des chapitres qui

m'avaient le plus intéressé par leur caractère extraordinaire et par l'attrait particulier que le sujet m'offrait. Ce n'était pas seulement leur importance et leur sublime nouveauté qui captivaient mon attention dans cette étude des diverses parties du livre; chaque fois que j'y rencontrais des analogies avec les œuvres philosophiques et religieuses des Hindous qui m'étaient familières, j'y trouvais une réponse aux idées et aux manières de voir auxquelles je m'étais attaché déjà, en méditant sur ces mêmes sujets. On peut s'imaginer qu'ainsi préparé par des circonstances particulières, j'aie pu, en parcourant *le Ciel et l'Enfer* de Swedenborg, voyager pour ainsi dire dans un pays dont j'avais déjà quelque connaissance, et saisir par les yeux de mon esprit les beautés d'une perspective enchanteresse, qui grandissait, s'épanouissait et plongeait mon âme dans le ravissement, au lieu d'avoir à chercher ma route dans une contrée inconnue, où je n'aurais éprouvé à chaque pas que surprise et perplexité.

Autant que le permettront les proportions limitées de cette lettre, j'examinerai plus loin, dans tous leurs détails, les diverses parties du grand sujet traité dans ce livre, qui m'a si particulièrement frappé et profondément intéressé. Mais je désire d'abord continuer le récit des circonstances qui m'ont conduit pas à pas à étudier les grandes doctrines de la Nouvelle Jérusalem et m'ont rempli d'admiration pour la vie et le carac-

tère du merveilleux écrivain qui les a exposées, l'illustre Emmanuel Swedenborg.

Pendant que je lisais et que j'admirais *le Ciel et l'Enfer* qu'un pur hasard m'avait fait rencontrer, j'avais cette bonne fortune qu'un de mes amis intimes, un Hindou, Ramchandra Balcrishna, voyageait en Angleterre; c'était en 1863. Je profitai de l'occasion pour le prier de m'acheter tous les ouvrages traduits et publiés par la « Swedenborg Society ». Je lui adressai en même temps pour sa gouverne la liste des ouvrages annexée à mon exemplaire du *Ciel et de l'Enfer*. A son retour, j'eus le plaisir de recevoir ces livres que je considérais comme le plus précieux trésor que mon ami pût me rapporter d'Angleterre, pays de la sagesse et du savoir. Depuis cette époque, j'ai lu et je relis avec grande attention et un vif intérêt tous ces ouvrages l'un après l'autre. J'ai déjà fini de lire :

I. — *L'Amour conjugal et son opposé.*

II. — *Le Divin Amour et la Divine Sagesse.*

III. — *La Nouvelle Jérusalem et sa Doctrine Céleste.*

IV. — *Le commerce entre l'âme et le corps.*

Je lis maintenant *La Vraie Religion chrétienne,* en notant en marge les passages qui m'ont le plus frappé.

Entre temps, il est survenu un autre incident que je dois faire connaître à votre Société. Un anglais, M. Matthias Mull, qui se trouvait en

rapport avec un journal très répandu à Bombay, *le « Times » de l'Inde,* et dont j'avais fait la connaissance, apprenant le grand intérêt que je prenais aux doctrines de Swedenborg, après m'avoir témoigné la vive surprise que lui causait la nouveauté du fait, m'a fait présent des livres suivants, récemment publiés sur ce sujet :

I. — *Biographie d'Emmanuel Swedenborg,* par J-.J.-G. Wilkinson.

II. — *Raisons pour embrasser les Doctrines d'Emmanuel Swedenborg,* par le professeur Bush.

III. — *La Parole Divine ouverte,* par le Rév. Dr Bayley.

IV. — *L'Appel* de Noble.

J'ai lu avec soin tous ces livres, et je ne dois pas négliger de vous dire que l'*Appel* de Noble est celui qui m'a le plus particulièrement intéressé. J'ai eu encore dans les mains un ou deux anciens numéros d'une publication de votre Église, intitulée « *The Intellectual Repository* ». Indépendamment des faits que je viens de rappeler, et en particulier des études que j'avais faites sur les doctrines religieuses et philosophiques des Hindous, circonstance qui me préparait à faire aux doctrines de la Nouvelle Jérusalem un bon et chaleureux accueil, je dois encore mentionner un autre fait, dont l'influence dans ce sens n'a pas été moindre, c'est que, longtemps avant d'avoir connu les œuvres de Swedenborg, j'avais pris un

vif et profond intérêt à l'étude des nombreux ouvrages qui traitent du Mesmerisme, de la clairvoyance et du spiritualisme moderne, parmi lesquels je mentionnerai les *Recherches* de Reichenbach, la *Clairvoyance* d'Eisdale et le *Spiritualisme* d'Edmund (je n'ai cependant pris qu'une connaissance sommaire de ce dernier livre). C'est une branche des connaissances humaines qui se développe maintenant sur le sol fertile de l'Europe et de l'Amérique, mais que les hommes de science, ce me semble, aiment mieux envisager sous son aspect physique qu'à un point de vue plus élevé que le matérialisme.

J'avais étudié précédemment la Théosophie panthéiste Hindoue dont le nom technique est *Uttara Mímánsá* ou Vedánta (je ne puis l'appeler réellement ni théologie, ni philosophie). Je m'étais occupé des Yoga Shastra et de leurs doctrines mystiques. La vie et les doctrines des Sádhus ou des Saints Indous, dont il y a quelques centaines, avaient attiré mon attention, ainsi que le *Tassaúff* ou *Ilme-Kashf* des Sufis Mahométans qui correspond merveilleusement au Yoga des Hindous, dans ses pratiques comme dans ses résultats transcendants. Enfin, j'avais quelque connaissance des diverses Congrégations monacales du Christianisme, parmi lesquelles je puis citer celle du « Cœur de Jésus ». Tout cela m'avait servi de préparation pour apprécier les succès obtenus et la grande espérance

motivée par les merveilleux efforts qui ont fait pénétrer l'esprit humain dans les mystéres du monde spirituel et par la vie bienheureuse d'un petit nombre d'êtres privilégiés qui, de temps à autre, sous la direction de la Divine Providence, ont si bien exploré les frontières de ce monde inconnu. Il y a là un enseignement dont le reste du genre humain pourrait bénéficier, s'il le voulait. Ce serait pour lui le moyen de consolider sa croyance, aujourd'hui ébranlée, dans l'existence du monde spirituel et dans la réalité d'une vie future, heureuse ou misérable, succédant à la vie terrestre ; sans parler de la grande influence morale qu'une pareille confirmation exercerait sur l'esprit humain.

Il me reste à vous signaler un fait très important et j'aurai terminé mon introduction. En même temps que je poursuivais les études que je viens de mentionner brièvement, j'avais constamment les yeux fixés sur la Sainte-Bible, qui était pour moi un guide infaillible et un fil conducteur dans ma main pour me diriger dans les dédales du labyrinthe et en trouver l'issue; je suis heureux de vous en donner l'assurance. Quoique païen, n'ayant pas encore reçu l'Eau Sainte du Baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, j'ai fait du Christianisme l'étude favorite de ma vie, et, aprés m'être familiarisé avec son aspect extérieur et ses traits généraux, j'ai pénétré assez avant dans sa philosophie et son analyse rationnelle.

Mais ce qui m'a frappé et m'a rendu longtemps perplexe, c'est le fait manifeste de sa division constante, depuis le temps des Apôtres jusqu'au nôtre, en un nombre de sectes, de dénominations diverses, supérieur à celui des autres systèmes religieux du monde, en exceptant peut-être la religion des Védas. Il y a toutefois entre les deux cette différence essentielle que, pendant que les Védas ont subi de la part de leurs adhérents toutes sortes d'altérations et de déformations, qui les ont amenés à un point voisin d'une complète déchéance, le Christianisme, avec toutes les nombreuses modifications de ses formes et de ses phases, dues souvent à des mains non moins violentes que celles des Brahmines eux-mêmes, est devenu constamment plus fort et plus éclairé, et que ses adhérents et ses adeptes, sous son influence régénératrice, ont fait des progrès de plus en plus grands dans la voie des lumières et de la civilisation. J'avais lontemps réfléchi sur ce sujet et je ne pouvais comprendre qu'une religion que l'on dit et que l'on croit fondée par Dieu lui-même, incarné suivant les desseins de sa bonne Providence pour diriger et sauver l'homme, — composée comme elle est de doctrines simples, pures, et en même temps les plus sublimes, sur la foi, la charité et la rédemption, doctrines si admirablement adaptées à tous les états et à toutes les conditions de l'esprit humain, aux facultés d'un enfant comme aux intelligences les

plus hautes et les plus admirables d'un Newton, d'un Bacon et d'une foule de philosophes et de théologiens Chrétiens, — qu'une religion ainsi constituée donnât lieu à tant de divisions et de subdivisions doctrinales que nous constatons aujourd'hui. Il y avait là un fait qui présentait à mon esprit un formidable mystère, et je confesse que pendant longtemps je me suis senti incapable d'en trouver une solution correcte et satisfaisante.

Plus tard, en réfléchissant longuement et attentivement sur la chute de l'homme considéré non seulement comme un être moral, mais comme un être intellectuel et rationnel, — doctrine enseignée sur le seuil même du Christianisme, — j'arrivai à mettre mon esprit en repos à ce sujet. La même cause, me disais-je, qui a jusqu'ici déformé la vérité, la pure vérité, et l'a contournée et tordue pour lui donner ces apparences, souvent fantastiques et grotesques, sous lesquelles elle se manifeste maintenant en ce monde, n'a pas été moins agissante dans le Christianisme que dans le paganisme.

L'ignorance, la superstition, la vanité, l'hypocrisie, l'égoïsme, l'orgueil et toutes les autres mauvaises passions du cœur humain, qui agissent comme cause principale pour empêcher de percevoir la vérité ou pour la cacher, la décolorer et l'obscurcir, ont également exercé leur empire sur les esprits des hommes dans tous les pays et

dans tous les temps. Au point de vue de la vérité religieuse le Christianisme est soumis à des métamorphoses semblables à celles que doivent subir toutes les autres vérités par l'action des générations qui se succèdent en ce monde. Il appartient à la nature par ses formes et ses apparences extérieures et il doit en suivre les lois. Mais son essence même, qui constitue sa vie et son âme, ne varie pas. Il conserve la même individualité consciente dans son enfance et dans sa jeunesse, dans son âge mûr et dans sa vieillesse, tout en paraissant orné de grâces juvéniles dans son enfance, beau et séduisant en même temps que changeant et violent dans son adolescence, rassis, calme et résolu dans sa maturité, enfin sage, solennel et vénérable dans sa vieillesse.

Pendant que j'écrivais ce qui précède et que je réfléchissais sur ce sujet, je rencontrai dans la *Vraie Religion chrétienne* (n° 479, chap. VIII, sur le Libre arbitre) une solution encore plus satisfaisante de la question. En énumérant les considérations générales qui prouvent que l'homme a son libre arbitre dans les choses spirituelles, l'auteur rappelle que l'Église Chrétienne est divisée en plusieurs sectes dont chacune renferme des hérésies. Il mentionne cette division à côté d'autres maux, tels que l'existence de beaucoup d'impies parmi les Chrétiens, dont quelques-uns même se font gloire de leur impiété et cherchent à nuire aux hommes pieux, justes et

droits. Ainsi, suivant Swedenborg, et comme il le prouve amplement dans ce chapitre, le libre arbitre dont l'homme jouit est une condition nécessaire de son existence en ce monde. Ce libre arbitre explique pourquoi l'Église Chrétienne est partagée en un si grand nombre de sectes qui l'ont continuellement divisée et subdivisée depuis le temps des Apôtres, et je trouve maintenant cette explication très rationnelle.

Après vous avoir mis ainsi dans la confidence d'un doute qui m'a longtemps troublé et dont j'ai été affranchi d'une manière satisfaisante, je me propose de vous exposer dans un ordre déterminé mes réflexions et mes doutes sur toutes les doctrines les plus importantes, en relations vitales avec le Christianisme, qui, pendant beaucoup d'année, ont rendu mon esprit perplexe, comme elles l'ont fait pour beaucoup d'autres, même parmi les savants théologiens, professeurs et élèves dans les pays Chrétiens. Je n'avais pu trouver une solution satisfaisante, jusqu'au moment où j'ai eu le bonheur de la découvrir dans la longue et complète exposition de ces doctrines que renferment les œuvres de Swedenborg et de ses adhérents dans l'Église de la Nouvelle Jérusalem Je vais rappeler brièvement leur nomenclature avant de les examiner en détail.

I. — La Doctrine de la Trinité.

II. — L'origine du Mal ou du Péché, telle

qu'elle est rapportée dans les premiers chapitres de la Genèse.

III. — L'Éternité des Récompenses et des Peines futures, leur nature et leur description.

IV. — La Doctrine de la Justification par la Foi et la Charité.

V. — La Doctrine de la Résurrection.

VI. — La Doctrine du Jugement Dernier.

VII. — Le Libre Arbitre,

VIII. — La Doctrine du Salut, au moyen du Sacrifice Rédempteur opéré par Jésus-Christ.

XI. — Le Sort ou la Destinée Future des Gentils ou des Païens, suivant les idées généralement reçues par les Chrétiens.

Il est facile de reconnaître que quelques-unes des difficultés qui m'arrêtaient peuvent ne pas exister pour des personnes nées et élevées dans le Christianisme, mais que pour d'autres instruites et confirmées depuis leur enfance dans des systèmes de religion et de croyances différents et entourés pour ainsi dire d'une autre atmosphère religieuse, ces mêmes sujets doivent présenter presque fatalement beaucoup de difficultés qui échapperaient à l'attention et aux critiques des premières. Interrogez un Chrétien, même un enfant, et, sans la moindre réflexion ou préméditation, il vous dira combien il trouve absurde et ridicule de prendre des arbres et des pierres pour des Dieux, tandis que dans l'Inde des millions d'hommes et de femmes en âge de raison auraient

de la peine à en venir à cette conclusion. Disons même que quelques-uns des plus savants Brahmines pourraient produire en faveur de leur opinion des arguments de nature à embarrasser même un savant évêque. Interrogez d'un autre côté à Constantinople un enfant qui fréquente les écoles Mahométanes; il trouvera tout de suite ridicule l'idée de trois Dieux ou de trois différentes personnes dans un Dieu unique, tandis qu'un synode de savants prélats et de dignitaires ecclésiastiques pourra discuter longtemps cette question sans jamais en découvrir l'issue.

Il n'y a rien au monde, je crois, que les adeptes d'une religion ou d'une superstition acceptent avec plus de facilité et avec une plus forte dose de complaisance et d'illusions que les articles de foi et les dogmes religieux, quelque vagues, irrationnels et puérils qu'ils puissent être, lorsqu'ils sortent de la bouche de leurs prêtres. Le Christianisme, qui s'étend maintenant des monts Carpathes jusqu'aux Andes, loin de constituer une exception, offre autant d'exemples à l'appui de cette assertion qu'aucune autre religion dans le monde.

I

LA DOCTRINE DE LA TRINITÉ

Depuis l'époque où j'étais écolier, la doctrine chrétienne de la Sainte Trinité, telle qu'elle est enseignée et acceptée par presque toutes les sectes chrétiennes, n'a pas cessé d'être pour moi une question qu'il m'était impossible, malgré tous les efforts de mon esprit, de concilier avec l'Unité de Dieu, que tous les missionnaires Chrétiens proclament si hautement en face des païens de l'Inde et des autres pays, en même temps qu'ils combattent les notions polythéistes que renferme le culte des dieux et des déesses. Je ne pouvais pas plus croire aux mystères de la Trinité dans l'Unité ou du Dieu Tripersonnel, comme on l'appelle, que je ne pouvais croire à trois dollars en un dollar ou à trois pommes en une pomme, idées qu'il suffit d'énoncer pour établir leur caractère paradoxal.

Toute l'éloquence et le savoir qu'il a fallu dépenser pour donner une apparence raisonnable à cette notion erronée, — une apparence qui pût cadrer et s'harmoniser avec l'idée de l'Unité de

Dieu, — me faisaient l'effet après tout d'un long réseau d'arguments sans valeur, incapables de produire sur l'esprit une impression durable et satisfaisante. Je trouvais plus aisé de croire à la Trimúrti Hindoue de Brahma, Vischnou et Shiva, manifestation des trois Gunás, c'est-à-dire des qualités de la Prakriti [1] ou de l'Énergie Divine, à savoir Satwa (la bonté), Rajas (l'affection) et Tamas (les ténèbres) qui représentent sous ces trois formes les dieux qui créent, qui conservent et qui détruisent, et personnifient de cette manière les trois qualités qui appartiennent à l'énergie d'un dieu unique, — je trouvais plus aisé d'y croire que d'admettre l'existence de trois personnes distinctes en un seul Dieu, telle que la doctrine chrétienne sur la Trinité l'enseigne habituellement.

La philosophie Sánkhya des Hindous, qui donne cette idée de la Prakriti ou de la nature, suppose que la grande cause universelle, appelée

1. La Prakriti ou l'Énergie Divine, qui s'est manifestée dans la création, la conservation et la destruction de l'univers, était primitivement renfermée, suivant la philosophie Sánkhya, dans le Purusha ou la Grande Cause universelle que les Védantistes appellent le Grand Brahma, et consistait à l'origine dans un état de parfait équilibre entre ces trois Gunás ou qualités. Si quelque lecteur était curieux d'en savoir plus long sur ce sujet je le renverrais à la traduction du Sánkhya Káriká, par le Professeur Horace Wilson, à son Vishnu Purána et à ses autres ouvrages, ainsi qu'à ceux de Colebrook et des autres Européens qui ont fait une étude spéciale du Sanscrit.

Purusha, est le grand réceptacle de toutes les causes, renfermées l'une dans l'autre comme tous les petits tubes d'une lunette dans son grand tube, ou comme les nombreuses feuilles et pétales d'une plante dont chacune tire sa vie de l'autre et s'épanouit au dehors pour ne former ensemble qu'une racine, un oignon ou un chou [1] Je répète qu'il m'est plus facile d'accepter cette idée sur la divinité que celle du Dieu Tripersonnel des Chrétiens.

Il est vrai que les Unitairiens et l'école théiste moderne ont osé prêcher l'Unité absolue de Dieu le Père, en dépouillant le Fils et le Grand Consolateur de leurs parts dans la divinité du Père. Mais cette tentative de la part des Unitairiens et des Théistes, pour faire disparaître l'anomalie apparente d'une croyance à trois Dieux en un seul Être Divin en la sapant ainsi par la base,

1. Cette manière de voir de la philosophie Sánkhya me paraît tout à fait d'accord avec la théorie du célèbre Darwin qui a récemment attiré beaucoup d'attention et soulevé de vives controverses en Europe comme quelque chose de tout à fait nouveau. Mais le génie de Kapila dans l'Inde s'était déjà emparé de cette idée, il y a quelque milliers d'années, alors que les premiers ancêtres de Darwin célébraient peut-être leurs sacrifices sous les chênes dans les forêts de la Grande Bretagne, et il l'avait formulée dans un système de philosophie qui a conquis depuis peu l'admiration des savants d'Europe. Il faut reconnaître toutefois que Darwin a eu sur Kapila l'immense avantage de pouvoir profiter des découvertes scientifiques des temps modernes, ce qui lui a permis de donner à la théorie élémentaire de l'ancien sage de l'Inde son plein et entier développement.

me paraît, en y réfléchissant, ne pas trouver un appui sérieux et solide dans la doctrine qu'on peut, légitimement et incontestablement, déduire du texte sacré, lequel, autant que j'en puis juger, accorde, en termes clairs et lumineux, la plénitude de la divinité au Fils et au Saint-Esprit, comme au Père Lui-même.

Au milieu de ces doutes, la doctrine de la Nouvelle Église sur cette question est venue à ma connaissance, et elle a en grande partie réussi à me persuader qu'elle résout, d'une manière plus satisfaisante et avec des arguments plus puissants qu'aucune autre, les difficultés relatives à la Trinité, lorsqu'elle enseigne — que le Père est l'Essence Divine; le Fils la manifestation de cette Essence sous une forme personnelle, et le Saint-Esprit, l'énergie et l'influence sanctifiantes, — la Vie Divine — qui en procède et communique à l'homme les grâces du salut; ces trois éléments formant ainsi un seul Dieu indivisible.

Mais, au sujet de cette attributition d'une complète divinité à la personne du Christ par l'Église de la Nouvelle Jérusalem, il reste dans mon esprit un doute que je prie les amis de la nouvelle Église de m'aider à résoudre et à écarter complètement. En admettant que le Christ, pendant son séjour sur la terre, ait réalisé la pleine manifestation de l'Essence Divine, en résulte-*t*-il que l'Omnipotence divine se soit isolée du reste de l'univers par rapport auquel notre globe, tout

vaste qu'il soit, a l'importance d'un grain de sable comparé à l'ensemble de notre système solaire [1]? Si nous supposons que toute l'Essence Divine a été concentrée en la personne du Christ, lorsqu'Il prêchait les Juifs et les Gentils sur un point de la surface de ce grain de sable dans l'univers, pouvons-nous comprendre qu'Il étendit en même temps Son omnipotente Providence au reste de l'univers qui ne peut subsister un instant sans elle [2]? Si, au contraire, nous reconnaissons qu'elle n'a pas dû cesser d'agir, nous ne pouvons plus accorder à Christ qu'une très faible part de cette

1. L'Essence Divine résidait en la personne du Seigneur Jésus-Christ, mais sans être circonscrite et limitée à l'espace qu'Il occupait extérieurement. « Dieu ne Lui donne pas l'Esprit par mesure. » (Jean, III, 34.) Dans les plus grandes et dans les plus petites choses le Divin est le même. (*Divin Amour et Divine Sagesse*, n° 77.) Chaque goutte d'eau a les mêmes qualités que l'océan tout entier. L'océan est une immense goutte d'eau. La goutte d'eau est un petit océan. Quand nous avons recours à l'océan pour nos besoins, nous prenons ce qu'il nous faut, mais l'océan est encore là tout entier. L'Humanité de Notre-Seigneur a été la porte par laquelle le Divin Amour a communiqué au genre humain la sagesse et la force dont il avait besoin, mais l'infini de la Divinité était derrière elle ou en elle. — (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

2. Il est bien vrai de dire avec la *Vraie Religion chrétienne*, n° 490, que « Dieu est tout présent et continuellement pressant et excitant l'homme à le recevoir. Si l'homme ne le reçoit pas, Il ne se retire pas de l'homme, car, s'Il se retirait, l'homme mourrait à l'instant, il s'évanouirait dans le non-être, puisque la vie de l'homme et la subsistance de toutes les choses qui composent l'homme viennent de Dieu ». Je crois que cela est vrai, non seulement dans le cas de l'homme, mais pour toute chose qui existe dans l'univers.

Divine Essence, qui est nécessaire pour maintenir et gouverner l'univers, part qui doit suffire néanmoins pour répondre au grand dessein qui a déterminé son Avatar (Incarnation) sur la surface de notre terre. Mais cette supposition est en contradiction avec la doctrine admise par la Nouvelle Église, qui voit une Divinité une et indivisible dans la Trinité reçue par les autres Églises Chrétiennes.

A propos de la question qui nous occupe, j'espère n'être pas considéré comme tout à fait déraisonnable si je dis ici que le Christianisme, tel qu'il est enseigné et accepté par ses adhérents, semble épuiser toute l'énergie divine dans la préparation des moyens de salut destinés à des êtres qui ne forment qu'une partie insignifiante et infinitésimale du vaste univers. C'est l'homme seul qui, par sa déchéance, avait troublé l'harmonie de l'univers. Il avait acquis comme un droit tacite de faire appel à toute la sollicitude de la Miséricorde Divine pour la solution de la plus importante de toutes les questions, celle du rachat et du salut de l'humanité. Le point de vue chrétien, laissant de côté toutes les autres considérations sur le vaste univers qui nous entoure, met en relief l'intensité des soins miséricordieux prodigués par Dieu pour le salut et la rédemption de sa créature tombée et offre à celle-ci les plus puissants motifs pour L'aimer et se donner à Lui comme à son Sauveur.

Mais, d'un autre côté, quand la même question se présente dans son ensemble et que l'on considère la complète insignifiance du rôle que l'homme y joue et de la place occupée par le globe où il habite et reçoit son éducation, peut-on s'empêcher de penser que la Toute-présence et la Toute-science de Dieu doivent s'étendre au vaste univers qui nous entoure, avec ses myriades de myriades de globes semblables à notre soleil et les cortèges de planètes et de satellites qui les accompagnent, en comparaison desquels notre terre n'est qu'un point à peine visible des étoiles les plus proches, mondes qui doivent tous être habités par des êtres capables comme nous-mêmes d'aimer et de penser et, peut-être dans beaucoup de cas, très supérieurs à nous sous ce rapport? S'il nous faut croire que toute l'Énergie Divine s'est concentrée dans la personne du Christ qui marchait et prêchait dans les environs de Jérusalem, nous nous trouvons en face d'une idée qu'il est bien difficile de concilier avec l'immensité des soins auxquels Dieu doit pourvoir dans la création et la conservation de tout ce ce qui existe, sujet qui dépasse de beaucoup tout que nous pouvons concevoir. Comme Dieu, dans tout ce qui concerne le gouvernement de ce monde et les dispensations de sa miséricorde, procède suivant des mesures justement proportionnées, on ne pourrait comprendre que le salut de l'homme fît exception à cette règle générale. En

conséquence, je dois croire que la Divinité manifestée dans le Fils, en tant qu'il s'agissait de sauver et de racheter l'homme déchu, a été restreinte dans les limites nécessaires à l'accomplissement du grand dessein conçu par Dieu. Il est difficile de concevoir qu'il faille la même sagesse pour organiser le cerveau d'une fourmi et celui d'un Isaac Newton : pourquoi la même loi ne serait-elle pas applicable à la question du salut de l'homme?

Les Hindous comparent l'infini de la Divinité avec tous ses attributs essentiels, sagesse, miséricorde, justice et grâces divines, à un vaste océan qui communique à chacune des créatures de Dieu, depuis la fourmi jusqu'à l'ange dans le ciel, une parcelle de sa bonté suivant leurs aptitudes et leurs besoins. Pas d'exception à cette régle. Les philosophes, les prophètes et les saints, et même les Avatars Divins, tels que Ráma, Crishna et les autres, qui passent pour être les incarnations immédiates de Dieu, manifesté en chair pour l'édification et le salut de l'humanité, reçoivent chacun leur part de cet océan de divinité. Le soleil et la lune tirent leur éclat du contingent qui leur revient dans ce vaste océan de lumière et de gloire, qui suffit aux besoins du nombre immense de créatures habitant les planètes de notre grand système solaire. A ce point de vue de la question, — et je ne saurais l'envisager autrement — la Divinité de Christ

et même sa Filiation avec le Père doivent être nécessairement en rapport avec les conditions requises sur notre globe pour le salut de l'humanité déchue. L'absorption entière ou la concentration complète de toute la divinité en Christ dépasse de beaucoup ce que nous pouvons imaginer et croire. Je viens donc, avec toute l'humilité d'un disciple, demander aux anciens de la Nouvelle Eglise la solution complète du doute qu'on fait naître en attribuant la plénitude de la Divinité à Jésus-Christ dans la doctrine de cette Église.

C'est surtout la doctrine généralement reçue dans l'Église chrétienne sur la Sainte-Trinité qui m'inspire ces réflexions. Mais la doctrine de l'Église de la Nouvelle Jérusalem elle-même ne me semble pas échapper aux observations qui précèdent, avec cette différence qu'en accordant à Christ la plénitude de la Divinité et en identifiant sa personne avec celle du Père et du Saint-Esprit, comme le fait cette Église, on écarte toutes les objections qui sans cela pourraient naître des interprétations des sectes particulières basées sur le témoignage des diverses parties des Écritures, prises séparément ou dans leur ensemble. C'est réellement un terme moyen des plus raisonnables entre les doctrines unitaires et trinitaires, et à ce titre c'est la conciliation la plus rationnelle que j'aie rencontré entre ces deux points de vue extrêmes. Mais, tout en rendant justice à cette ma-

nière d'envisager la question, qui est spéciale à la Nouvelle Église, je ne puis déclarer dans mon humble opinion que je sois pleinement et parfaitement satisfait de la solution qu'elle me propose. C'est pourquoi je lui demande de m'aider encore dans mes efforts pour trouver la lumière[1].

1. Il faut laisser le bon Hindou exposer comme il les sent ses doutes et ses perplexités; mais, s'il s'était un peu mieux pénétré des enseignements de Swedenborg, il aurait reconnu son erreur qui consiste à raisonner sur un Être infini comme s'il était seulement immensément grand. Ce qu'on peut concevoir de plus grand dans l'ordre des êtres finis n'est rien encore en comparaison de l'infini, et, guidé par cette considération, notre Hindou aurait pu découvrir que la création et la conservation de l'univers, dont les proportions sont immenses sans être illimitées, n'épuiseront jamais les ressources infinies de la Puissance Divine.

II

ORIGINE DU MAL OU DU PÉCHÉ, TELLE QU'ELLE EST RAPPORTÉE DANS LE TROISIÈME CHAPITRE DE LA GENÈSE

C'est là une question qui m'a beaucoup préoccupé pendant des années et jusqu'au moment où j'ai eu connaissance de la doctrine de votre Église. J'avoue qu'il me paraissait bien difficile d'admettre l'enseignement des missionnaires chrétiens et de croire que la désobéissance d'Adam, notre premier père, au commandement de Dieu ait soumis toute sa descendance, qui représente maintenant une foule innombrable, aux terribles conséquences de la malédiction que cette transgression devait entraîner. Que tous les membres de la famille humaine pussent devenir autant de boucs émissaires pour le péché d'un homme et d'une femme, c'était une idée qui dépassait tout ce que je pouvais concevoir au sujet de la justice et de la miséricorde du Dieu, que les Chrétiens eux-mêmes appelent avec raison leur Père dans les cieux. Tout en acceptant

les menaces et les avertissements adressés par Dieu à ceux qui violent ses commandements, lorsqu'Il leur annonce que « le Seigneur leur Dieu est un Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième générations de ceux qui Le haïssent », je me demandais pourquoi Dieu avait créé Adam s'Il devait ensuite prononcer sur sa lignée une sentence aussi redoutable et la condamner pour une transgression dont Adam était l'unique auteur. Je savais qu'en même temps Dieu avait promis solennellement à Adam d'enlever cette malédiction par l'intervention du Christ qui devait paraître quelques milliers d'années plus tard ; mais cela ne m'empêchait pas de déplorer le sort profondément misérable des êtres humains, nés et décédés pendant cette longue période, que la chronologie Mosaïque fixe à plus de quatre mille ans, et qui restaient sous la malédiction, ainsi que celui des êtres humains, dont le nombre est si grand, qui n'ont eu ni l'occasion ni les moyens de connaître Christ, ou qui n'ont pas profité, comme il convenait de le faire, du salut qu'Il leur offrait. Ces pensées m'occupaient constamment et je continuais à protester contre les conséquences de cette condamnation d'Adam, qui devenait la cause du péché originel et de la chute de l'homme, jusqu'à ce que j'aie lu *le Ciel et l'Enfer* et que j'aie connu la doctrine de votre Église sur le libre arbitre ainsi que vos idées gé-

nérales sur le salut par Christ et sur le sort des Gentils. Guidé par cet enseignement nouveau, j'y trouve la confirmation de mes idées qui me font considérer tout homme et toute femme comme autant d'Adams et d'Èves, libres de goûter ou non au fruit que Dieu leur a défendu de manger. Ceux qui ont résisté à la tentation du serpent, c'est-à-dire de leur mauvaise nature, et qui ont suivi le chemin du salut que Dieu leur indique si clairement dans l'Évangile de Christ, sont tous sur la route du ciel ; ceux qui avaient de bonnes intentions, mais qui étaient dans l'erreur, reçoivent d'abord ou complètent leur instruction dans les Vérités Divines, sous la tutelle des anges chargés par Christ de les enseigner dans le monde des esprits, et de là montent au ciel, chacun suivant son état, pour y trouver Christ qui est toujours prêt à les recevoir. Swedenborg confirme encore pour nous la vérité de sa doctrine sur ce point, en nous faisant assister aux scènes dont il nous affirme qu'il a été personnellement témoin, dans sa description du Ciel et de l'Enfer et dans les relations mémorables qu'il a insérées en grand nombre dans sa *Vraie Religion chrétienne*. Tout cela me paraît être la solution la plus rationnelle d'une question qui m'a embarrassé longtemps avant que j'eusse connaissance des œuvres de Swedenborg.

III

ÉTERNITÉ DES RÉCOMPENSES ET DES PEINES FUTURES. — LEUR NATURE ET LEUR DESCRIPTION

L'éternité des récompenses et des peines, telle que la comprennent les Chrétiens par rapport à la vie future, est suivant moi en contradiction avec toutes les idées que nous nous formons sur la justice et la miséricorde de Celui dont la bienveillance se manifeste dans la création et la conservation de l'univers. Cette difficulté s'augmente encore en raison de l'extrême étroitesse du chemin qui, d'après la doctrine chrétienne (Matthieu, VII, 13, 14) telle qu'elle est habituellement prêchée, conduit l'homme au salut et au bonheur final. Je suis grandement surpris que tout ministre ou évêque chrétien, quand il développe ce sujet du haut de la chaire, en s'attachant plus aux doctrines particulières de l'Église qu'il représente qu'à ce qui concerne spécialement ses auditeurs et lui-même, ne soit pas saisi de l'horreur et de l'invraisemblance de cette doctrine. Les fidèles, habitués à la voir publiée et à l'en-

tendre prêchée comme un article de foi, sont naturellement portés à l'accepter comme telle, et en conséquence, n'aperçoivent pas bien ce qu'elle a d'injuste et d'inexorable. Il en est autrement pour un Hindou habitué à associer l'idée de Dieu à celle d'une justice promptement et exactement appliquée dont il trouve un exemple dans la doctrine de la mètempsycose, connue de lui depuis son enfance. D'aprés cette doctrine, dès que meurt un simple Sudra, s'il est vertueux et attaché à ses devoirs, son âme entre dans le sein d'une Brahmine pour renaître, devenir un Brahme et trouver dans l'étude des Védas et des Shastras une connaissance de Dieu et de la voie du salut plus complète que celle qu'il possédait pendant sa première existence. Mais qu'un homme méchant expire, son âme passe dans le corps d'un chat, d'un chien, d'un âne ou d'un loup, d'un tigre ou d'un lion, suivant la nature de ses méfaits antérieurs, et elle y subit, en punition de ses actes, les privations et les souffrances inséparables de la vie et des mœurs de ces animaux inférieurs. Aussi pour l'esprit d'un Hindou habitué à croire que Dieu exerce envers l'homme une prompte et exacte justice, le feu éternel de l'enfer d'un côté et de l'autre, le concert éternel de louange dans le ciel devant le trône de Dieu, en compagnie des séraphins et des chérubins, présentés comme le châtiment et la récompense des actes mauvais ou bons commis par un être aussi

éphémère que l'homme, soulèvent une vive répulsion. La difficulté s'augmente si l'on pense que la création de l'homme est due au pur amour de son auteur et que le jugement ne doit venir que quelques milliers d'années après sa mort. Tout cela renverse l'idée que l'Hindou se fait de la justice de Dieu et de son inépuisable miséricorde. Quelque pécheur que soit un homme, quelle que soit la culpabilité de ses actes, lors même que la vie la plus longue lui aurait été accordée, l'idée d'un juge divin qui condamne le coupable à un enfer dont le feu ne s'éteindra jamais, dont le ver ne mourra jamais, dont jamais il ne sortira ne fût-ce que pour respirer pendant un moment de repentance, est trop horrible pour qu'un Hindou puisse la supporter. Il y voit un degré de cruauté et d'injustice qui dépasse les actes les plus pervers attribués aux divinités malfaisantes de sa mythologie. Sans parler du sort des méchants dont la vie se termine prématurément et qui sont soumis cependant sans distinction au même châtiment éternel en enfer, il se trouverait qu'un nombre insignifiant et presque infinitésimal des bons et pieux chrétiens, — bons suivant les dogmes de chaque secte parmi des centaines de chrétiens exclusivement, — serait seul appelé à se joindre pour toujours dans le ciel au chœur des séraphins et des chérubins. Les Chrétiens peuvent à leur aise tourner en dérision et traiter avec mépris la doctrine

de la transmigration de l'âme auxquels les Hindous sont attachés. L'Hindou a plus de motifs encore pour repousser énergiquement la doctrine des récompenses et des peines éternelles telle qu'elle est admise et prêchée par presque tous les chrétiens. Bien plus facilement accepterait-il pour l'âme qui quitte cette terre l'épreuve du purgatoire, telle qu'elle est enseignée par l'Église Romaine.

Animé, comme je l'étais, de ces sentiments, j'ai éprouvé une vive satisfaction à constater que la Nouvelle Église, dans les idées larges et rationnelles qu'elle a présentées au monde sur ce sujet, s'est tenue fidèlement et rigoureusement éloignée de l'exclusivisme étroit et des inconséquences qui caractérisent la doctrine des récompenses et des peines éternelles reçue par la généralité des Chrétiens. Quoique les autres Églises chrétiennes gardent le silence, le doigt sur les lèvres, au sujet d'une question aussi importante, tout être humain doit être naturellement plus ou moins curieux de connaître l'état immédiat de la chère âme qui vient de quitter ce monde. Quand on se réunit pour pleurer son départ, votre Église est la seule qui s'avance, à la grande joie de toute la famille humaine, pour affirmer qu'aussitot après avoir quitté son vêtement terrestre, l'âme ouvre les yeux de son esprit (organes dont l'existence ne peut raisonnablement être mise en doute par personne) sur un autre monde sembla-

ble d'aspect à celui dans lequel elle se mouvait quelques heures auparavant.

Je suis persuadé que Swedenborg a bien qualité pour nous donner une notion exacte, non seulement sur l'état de l'âme immédiatement après qu'elle a quitté la demeure terrestre qu'elle habitait, mais aussi sur les diverses phases de ses pérégrinations ultérieures dans le monde spirituel. Je tire cette conviction du récit qu'il nous fait de l'état dans lequel son esprit s'est trouvé, quand il affirme avoir été témoin des scènes diverses que présente le monde spirituel. Je crois tout à fait que l'esprit humain peut parvenir à l'état qu'il décrit dans les termes suivants :

« Quand l'homme est détaché du corps, il est amené dans un certain état qui tient le milieu entre le sommeil et la veille; lorsqu'il est dans cet état il ne peut savoir autre chose, sinon qu'il est entièrement éveillé. Tous ses sens sont aussi éveillés que s'il était dans la veille la plus parfaite du corps, non seulement la vue mais aussi l'ouïe, et, ce qui est merveilleux, le toucher, qui est alors plus parfait qu'il ne peut jamais l'être dans la veille du corps. Dans cet état, j'ai vu les esprits et les anges dans toute la réalité de la vie; je les ai aussi entendus et, ce qui est surprenant, je les ai touchés, et il n'y avait alors presque rien du corps qui nous séparât. C'est de cet état qu'il est dit : *Être absent du corps* et *ne savoir si l'on est dans le corps ou hors du corps*. Je

n'ai été mis dans cet état que trois ou quatre fois afin que j'en connusse la nature et que je fusse assuré que les esprits et les anges jouissent de tous leurs sens, ainsi que l'homme quant à son esprit, lorsqu'il a été détaché du corps. » — (*Ciel et Enfer*, n° 440.)

C'est bien cet état de l'esprit ou de l'âme auquel Swedenborg fait allusion, que les psychologues Hindous ont étudié d'une manière particulière et désigné sous le nom de Túryá ou quatrième état, par opposition aux trois autres que tout le monde connaît, l'état de veille, le rêve et le profond sommeil [1]. Pour donner une idée de cet état d'esprit, les Hindous emploient exactement le même langage que Swedenborg dans l'extrait qui précède; ils disent qu'il tient le milieu « entre le sommeil et la veille ». Cependant ce n'est pas un rêve, comme on pourrait se l'imaginer, mais un état dans lequel l'homme sent qu'il ne rêve pas, en a pleine conscience et cependant n'est pas éveillé pour les objets qui l'entourent. Il n'y fait pas attention, quoique ses sens conservent une activité et une délicatesse particulières pour percevoir les objets qui l'occupent et en jouir. J'espère ne pas paraître à mes lecteurs trop présomptueux ou trop personnel si je leur affirme en toute humilité

1. Les Yogis hindous l'appellent aussi le *Vidêha sthiti* de l'homme; c'est la traduction exacte de ce que Swedenborg appelle « Être absent du corps ».

que j'ai fait moi-même deux ou trois fois l'expérience d'un état semblable, une fois en particulier de grand matin, au moment où j'allais m'éveiller. Sans avoir encore rien aperçu des objets qui se trouvaient dans la chambre où j'avais dormi, j'ai senti et senti plus vivement que je ne l'avais jamais fait, que j'étais comme assis sur mon lit, mangeant une banane dont j'enlevais la peau avec beaucoup de soin, et que je l'avalais avec le plaisir très vif que peut procurer un objet réel. J'avais pleine conscience d'être éveillé et de ne pas faire un rêve. Ce sentiment a été si vif et m'a laissé une telle impression que j'ai toujours pensé avoir été dans ce quatrième état, ou dans quelque état analogue à celui que les adeptes du Yoga dans l'Inde décrivent souvent dans leurs chants et leurs écrits mystiques en termes si enthousiastes, et sur lequel Swedenborg, dans le passage ci-dessus mentionné, se trouve donner un renseignement très significatif. A l'appui de ce qu'il dit sur ce sujet, je puis citer d'innombrables exemples tirés des écrits des Mystiques et des saints personnages hindous de toutes les époques aussi bien que des Oulias et des Sufis musulmans [1] qui font spécialement connaître cet état. Je voudrais surtout convaincre

1. Voyez le *Yagavâshishta* et les autres ouvrages relatifs à l'Adhyâtma Vidya (ou la Connaissance Spirituelle) des Hindous et le *Tazkaratul-Owliá* et les autres ouvrages relatifs au Sufism des Musulmans.

de son existence les Chrétiens d'Europe et d'Amérique qui pourraient concevoir une impression défavorable aux dogmes de la Nouvelle Église parce que Swedenborg établit leur connexité avec ces mystérieux enseignements. Je désire leur montrer le peu de valeur qu'auraient leurs objections, si c'était là leur seul motif, plutôt que de donner de nouvelles leçons à mes compatriotes et aux Asiatiques en général, sur un sujet que les gens instruits [1] connaissent déjà plus ou moins et que quelques-uns ont étudié de trop près pour conserver encore aucun doute. Mais je ne crois pas devoir allonger cette lettre par des citations de ce genre et je me bornerai à dire, en ma qualité d'étranger et de témoin désintéressé, qu'à ma connaissance personnelle, il y a peu ou point de motif pour se défier de la compétence de Swedenborg et de la véracité des assertions contenues dans *le Ciel et l'Enfer*, en tant qu'elles auraient été révélées pendant que son esprit jouissait de cet état privilégié. Comment ne pas signaler en outre l'accord merveilleux de ce qu'il nous raconte avec les notions dont l'homme a l'intuition, avec ce désir naturel qui l'anime d'arriver à la jouissance complète et sans mélange du genre de bonheur auquel l'ont initié les sens dont son Créateur l'a

1. Quand je dis : gens instruits, je parle de ceux qui ont étudié la littérature indigène et religieuse purement orthodoxe, et non des hommes de notre pays élevés à l'anglaise.

doué dans cette vie d'épreuve. C'est bien un temps d'épreuve que cette vie où chacun semble travailler d'une manière inconsciente à l'édifice de sa destinée future, si je puis m'exprimer ainsi. Je vois en ce monde chaque être humain préparer son avenir personnel en s'appropriant le bien et le mal qui deviendront la base de ses récompenses et de ses châtiments futurs, suivant les impulsions que l'homme intérieur donne sans cesse à son esprit par des pensées et des tendances tantôt bonnes et pieuses, tantôt mauvaises et dépravées et les actes qui en sont la dernière expression. Ces pensées, qui animent constamment l'esprit ou plutôt l'âme et dont la mise en pratique augmente sans cesse la force, finissant par déterminer sa destinée future. Dans sa description du ciel et de l'enfer, Swedenborg nous révèle la nature et la durée de cette destinée, et ce qu'il nous en dit paraît en parfaite harmonie avec la sagesse, la justice et la miséricorde que Dieu fait voir dans le gouvernement de l'univers. Sa division du ciel en trois cieux qu'il appelle le ciel inférieur ou le premier ciel, le moyen ou second ciel et le ciel le plus élevé ou le troisième, bien qu'elle ne coïncide pas tout à fait avec les trois divisions de l'univers, connues des disciples des Védas sous le nom de leur saint *Vyáhriti*, ou par le mot Triloki ou Trailokyam, offre au moins une similitude dans les termes. Sa division des cieux en royaumes

et en sociétés innombrables est tout à fait en harmonie avec l'idée que les Indo-Aryens se font de l'existence de Swargas (Cieux spirituels supérieurs), d'un nombre égal de Patalas (Cieux inférieurs), de vingt et un Narkas (enfers) [1] et d'innombrables Lokas (Sociétés et communautés spirituelles ou célestes).

Une doctrine désolante, contradictoire, et cependant acceptée par presque tous les Chrétiens, veut que le salut de l'âme humaine et l'entrée au ciel, qui en est la conséquence, puissent difficilement avoir lieu sans la foi en Christ accompagnée du baptême et de l'administration du Saint Sacrement ; je n'en ai rencontré une solution satisfaisante nulle part ailleurs que dans la lumineuse exposition des dogmes de l'Église de la Nouvelle Jérusalem sur cette question vitale, contenue dans les écrits de son grand fondateur. Je me demande quels parents, Chréteins ou païens, ne puiseraient pas la plus intime consolation dans les descriptions qu'il donne du sort des petits enfants après leur mort, et de celui des millions de païens qui font, à chaque jour et à chaque heure, leur entrée dans le monde spirituel et qui se sont trouvés fatalement privés

1. Ces cieux spirituels supérieurs et inférieurs et les vingt et un Narkas (enfers) sont décrits tout au long dans les divers *Puranas* et parmi ceux-ci dans le *Shrimad Bhágavatu, Skandha*, V. *Adhyaya*, 24, 25, 26 (voyez la traduction de Burnouf) Wilson, *Vishnu Purana*, 1re édition, page 212.

des bienfaits réservés aux Chrétiens adultes, en raison de leur âge et de leur éducation. Voyons ce que Swedenborg nous dit du sort des petits enfants dans l'autre monde, et détachons de ses ouvrages et, en particulier de celui sur *le Ciel et l'Enfer,* les passages qui suivent :

« Quelques-uns croient », dit Swedenborg, « que ce sont seulement les enfants nés au-dedans de l'Église qui viennent dans le Ciel et non ceux qui sont nés hors de l'Église. Ils donnent pour motif que les enfants nés au-dedans de l'Église ont été baptisés et que par le baptême ils ont été initiés dans la foi de l'Église. » *(Que cette opinion est déraisonnable*[1] !) « Mais ceux-là ne savent pas que personne par le baptême n'obtient ni le Ciel ni la foi, car *le baptême est seulement pour signe et pour mémorial que l'homme doit être régénéré,* » et la suite. (*Ciel et Enfer* n° 329.)

Swedenborg donne ici ses idées sur l'efficacité du sacrement du baptême. Plus loin, il nous dit ce qui se passe pour les enfants après leur mort :

« Les enfants qui meurent sont également enfants dans l'autre vie ; ils ont le même caractère enfantin, la même innocence dans l'ignorance, la même délicatesse en tout; ils sont seulement

1. L'auteur observe que les mots entre parenthèses et en italiques, tant ici qu'ailleurs, sont de lui.

dans un apprentissage, afin qu'ils puissent devenir Anges, car les enfants ne sont pas des Anges, mais ils deviennent des Anges. Chacun après sa mort est dans un état de vie semblable à celui où il était dans le monde, un petit enfant dans l'état de petit enfant, un enfant dans celui d'enfant, un adolescent, un homme fait, un vieillard dans l'état d'adolescent, d'homme fait, de vieillard ; mais l'état de chacun est ensuite changé. Toutefois, l'état des enfants l'emporte sur l'état des autres, en ce qu'ils sont dans l'innocence et que le mal qui provient d'une vie actuelle ne s'est pas encore enraciné en eux. Or telle est la nature de l'innocence que toutes les choses du Ciel peuvent y être implantées, car l'innocence est le réceptacle du vrai de la foi et du bien de l'amour. » — (*Ciel et Enfer*, n° 330.)

Comme tout cela est sage et raisonnable! Suit la description de l'état des enfants et de la manière dont ils sont soignés par leurs anges gardiens.

« Dès que les enfants ont été ressuscités, » dit Swedenborg, « ce qui arrive aussitôt après leur mort, ils sont enlevés au Ciel et sont donnés à des Anges du sexe féminin qui, dans la vie de leur corps, ont aimé tendrement les enfants et en même temps aimé Dieu; comme elles ont dans le monde aimé tous les enfants avec une tendresse presque maternelle, elles les reçoivent comme les leurs et les enfants aussi, d'après le penchant

implanté en eux, les aiment comme leurs mères. Chacune a avec elle autant d'enfants qu'elle en désire d'après son affection maternelle spirituelle », etc., etc. (*Ciel et Enfer* n° 332.)

Quel père affectionné, ou quelle mère animée d'un tendre amour, ne seraient ravis de penser à l'état bienheureux des enfants qu'ils ont perdus, étant assurés qu'ils sont confiés aux soins d'anges féminins, pleins d'amour pour les enfants et pour Dieu? Oh, l'idée seule transporte de joie! Swedenborg a consacré tout un chapitre au traitement des enfants, à leurs récréations et à leur éducation dans le ciel jusqu'au moment où leur croissance et leur développement en ont fait des anges adultes.

Écoutons maintenant ce qu'il nous apprend an sujet des païens et des gentils qui meurent en dehors du giron de l'Église chrétienne, et remarquons l'harmonie parfaite de ses assertions avec ce qu'un sentiment intuitif nous fait augurer de la sagesse et de la miséricorde du grand et céleste Père du genre humain.

« C'est une opinion courante », dit Swedenborg, « que ceux qui sont nés hors de l'Église et qu'on appelle Nations ou Gentils ne peuvent être sauvés parce qu'ils n'ont pas la Parole et qu'en conséquence ils ne connaissent pas le Seigneur, sans Lequel il n'y a point de salut. » (*Ce ne serait cependant pas la faute des païens ; mais, s'il fallait accepter cette opinion, ce serait celle*

du Seigneur lui-même qui les aurait laissés dans cette ignorance). « Mais il est certain qu'ils peuvent être sauvés parce que la miséricorde du Seigneur est universelle et s'étend à toute personne, » *(on n'en saurait douter),* « parce qu'ils naissent hommes aussi bien que ceux qui sont au-dedans de l'Église et qui relativement à eux sont en petit nombre et parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne connaissent pas le Seigneur. » *(Je ne puis faire aucune distinction entre l'orgueil que quelques Chrétiens éprouvent parce qu'ils appartiennent à l'Église de Dieu et celui des Juifs et des Pharisiens dans l'Ancien Testament, qui se considéraient comme le seul peuple choisi par Dieu et qui croyaient que le reste des hommes, appelés par eux les Gentils, n'avaient pas une part égale dans Sa sollicitude et dans Sa misericorde.)* « Quiconque pense d'après les inspirations d'une raison quelque peu éclairée peut voir que nul homme n'est né pour l'enfer, car le Seigneur est l'Amour même et son Amour est de vouloir sauver tous les hommes; aussi a-t-il pourvu qu'il y eût une religion chez tous, et par elle une reconnaissance du Divin et une vie intérieure; car vivre selon sa religiosité est vivre intérieurement, parce qu'alors l'homme porte ses regards sur le Divin, et, autant il les porte sur le Divin, autant il ne les porte pas sur le monde, mais il s'éloigne du monde et par conséquent de la vie du monde qui est la

vie extérieure. » *(Voilà une doctrine sage, raisonnable et universellement acceptable.)* — (*Ciel et Enfer*, n° 318.)

Swedenborg poursuit sa démonstration avec beaucoup de vigueur, et montre, dans sa relation de ce qu'il a vu au ciel, que les païens bons et pieux y entrent aussi facilement que les bons et pieux Chrétiens. Il va sans dire qu'ils doivent au préalable être parfaitement instruits dans la connaissance du Seigneur et de son inaltérable miséricorde, poussée jusqu'à condescendre à prendre sur notre terre la forme d'un homme — événement sur lequel la plupart des Chrétiens n'ont que des notions vagues et imparfaites. A un endroit de ce même chapitre, Swedenborg affirme, et il appuie son dire de raisons sérieuses, que les Gentils, dans le temps présent, entrent au ciel plus facilement que les Chrétiens eux-mêmes, en conformité des paroles suivantes du Seigneur dans saint Luc : — « Et il en viendra d'Orient et d'Occident, du Septentrion et du Midi, qui seront à table dans le royaume de Dieu. Et il y en a des derniers qui seront les premiers, et des premiers qui seront les derniers. » — (Chap. XIII. 29, 30.) Par ces déclarations, conformes d'ailleurs à tout ce qu'il nous dit dans *le Ciel et l'Enfer*, Swedenborg me paraît avoir enlevé son aiguillon à cette terreur d'un châtiment éternel que la prédication écrite ou parlée d'une grande partie du clergé chrétien

semble infliger à tout le paganisme et à la partie de beaucoup la plus nombreuse de la Chrétienté ; car, suivant la doctrine enseignée, ceux-là seuls peuvent être sauvés qui se conforment aux dogmes de leurs églises respectives. Strictement parlant, tous seraient voués à une perdition éternelle, le monde Catholique Romain tout entier, d'après l'esprit du Protestantisme, le monde Protestant tout entier comme hérétique, suivant l'Église de Rome, et par l'un et l'autre tout un monde extérieur encore plus étendu, comme infidèle et païen ; avec cette exception que l'Église Romaine dans son purgatoire accorde à ses adversaires un certain délai pendant lequel ils peuvent reprendre haleine et se repentir de leur folie, tandis que le Protestantisme exige péremptoirement qu'on se rende sans conditions. Dans ce dilemme je vois l'Église de la Nouvelle Jérusalem qui s'avance comme pour venir à notre aide et nous montrer le véritable état des choses. Elle présente à notre examen, dans un esprit d'équité et de raison, les deux côtés de la question, afin que nous puissions nous engager résolument dans le chemin montant, long et étroit, qui doit finalement nous conduire au ciel où nous jouirons à tous ses degrés d'une existence heureuse et bénie, et que nous évitions surtout cette route facile et large qui nous ferait descendre en enfer, si notre nature était tellement pervertie qu'elle ne pût être corrigée, pas

même dans le monde spirituel. Cet enfer est le seul séjour que mérite réellement une semblable nature; elle s'y complaira dans tous les maux qu'elle aime et en supportera les tristes conséquences. Sur ce sujet d'une importance vitale, la dernière observation par laquelle Swedenborg termine la partie de son livre qui traite de l'enfer me paraît digne d'une étude spéciale. Elle montre comment l'équilibre établi entre le ciel et l'enfer maintient l'homme dans la liberté.

IV

DOCTRINE DE LA JUSTIFICATION PAR LA FOI ET LA CHARITÉ

C'est là une question sur laquelle les anciens Pères de l'Église ainsi que les savants prélats et tous les théologiens des temps modernes n'ont cessé de discuter et de combattre, sans être arrivés jusqu'ici à une conclusion satisfaisante. Quelques-uns donnent une plus grande prépondérance à la foi et vont jusqu'à soutenir que la foi seule a la puissance de sauver l'homme sans que la charité intervienne, tandis que d'autres prennent un parti opposé et insistent sur l'efficacité particulière de la charité pour atteindre ce but en dehors de l'action de la foi. En stricte et rigide analyse, dans l'idée à laquelle on associe toujours le mot foi, sinon chez les esprits les plus élevés et les plus cultivés, du moins dans ceux de la masse du peuple, nous ne rencontrons jamais d'autre élément que celui d'une confiance sans réserve dans la volonté de Dieu

de sauver l'âme de chacun, confiance qui dans la foi officielle des Chrétiens s'apppuie sur la pleine efficace du sang de Christ pour nettoyer complètement les âmes de tous leurs péchés, quelque détestables que soient ceux qui les ont souillées. Chez ces derniers la ferveur que leur inspire cette idée de la foi s'élève quelquefois assez pour leur donner l'assurance ferme et inébranlable qu'il n'y a pas de si grand péché, commis par notre fragile humanité, qui ne puisse être effacé par la miséricorde infinie de Dieu et par le sang répandu pour la rédemption des pécheurs par le Fils bien-aimé de Dieu, en qui toujours Il met son affection. Ils évitent avec soin de faire entrer en ligne de compte des éléments qu'ils acceptent cependant comme des conséquences inévitables, d'après leurs propres idées, à savoir : — la repentance et la charité, — de peur qu'ils n'altèrent cette douce sérénité qu'une ferme confiance dans l'efficace de la foi et de la foi seule fait régner dans leurs esprits.

D'un autre coté, il y a des avocats de l'omnipotence de la charité qui lui subordonnent tellement la foi qu'ils vont jusqu'à refuser à celle-ci une part quelconque dans le salut de l'âme humaine. Ils affirment que la charité ne peut provenir que de la pureté du cœur et de l'amour du prochain qui aboutit finalement à l'amour de Dieu, expression qui est pour eux synonyme de la foi en Dieu. Car, disent-ils, la foi en Dieu

sans la charité n'est en rien la foi : elle ne mérite pas ce nom. Ils concentrent donc toute leur pensée sur l'efficace exclusive de l'acte de charité pour opérer le salut de l'âme humaine, opinion généralement adoptée, même par les païens, et mieux encore par saint Paul, l'Apôtre philosophe, quand il dit : « Quand même je parlerais *toutes* les langues des hommes et même des anges, si je n'ai point la charité, je *ne* suis *que comme* l'airain qui résonne ou *comme* une cymbale qui retentit. Et quand même j'aurais le *don de* prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et la science de toutes choses; et quand même j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien, » et la suite. — (1 Cor XIII, 1, 2.). « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, il est menteur, car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et nous avons reçu ce commandement de lui : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère. » — (1 Jean, IV, 20, 21). Le sens de ce dernier verset est sans aucun doute que si l'on aime son frère, c'est-à-dire son prochain, on aime nécessairement Dieu.

Swedenborg a réglé cette grande question en démontrant de la manière la plus convaincante et la plus lumineuse que la foi et la charité ne peuvent jamais être séparées. Leur réunion est d'une importance vitale ; on ne peut pas plus les

disjoindre qu'on ne peut séparer du tronc d'un arbre ses branches et compter qu'ils rendront séparément des fruits. A vrai dire, avoir la foi c'est faire la charité par amour pour Dieu avec la croyance que cet acte lui plaît ; et avoir la charité s'est témoigner son amour pour Dieu par de bonnes actions. Ces deux éléments réunis constituent l'amour pour la vérité et l'amour pour Dieu, principes essentiels de la foi. C'est là le fond et le résumé de la doctrine de la Nouvelle Église, telle qu'elle se trouve exposée avec beaucoup d'ordre et de clarté dans les articles de sa Théologie universelle sur la foi et la charité, articles qui méritent bien une étude attentive de la part de tout lecteur qui cherche la vérité et désire arriver à une solution entièrement satisfaisante d'une question qui depuis des siècles alimente les controverses thélogiques et occupe encore les pensées et l'attention de beaucoup d'écrivains dans le monde religieux.

« C'est une vérité constante, » dit.Swedenborg, « que pour que l'homme ait la Vie spirituelle et par suite le salut, la Foi et la Charité ne doivent pas être séparées. » *(Écoutez les dernières paroles de cette citation.)* « Cette vérité est si évidente qu'elle entre dans l'entendement de tout homme, même de celui qui n'est pas éclairé par les lumières et les ressources de l'érudition. Est-il quelqu'un qui, lorsqu'il entend dire que *Celui qui vit bien et croit ce qu'il doit croire est*

sauvé, ne le reconnaisse par une sorte de perception intérieure? Et, s'il entend dire que *Celui qui a une foi correcte et qui ne vit pas bien est également sauvé,* ne rejettera-t-il pas immédiatement cette proposition, comme il le ferait pour une ordure entrée dans son œil, puisqu'alors d'après la perception intérieure il lui vient aussitôt cette pensée : Comment peut-on croire selon la règle, quand on ne vit pas bien, et qu'est-ce alors que croire, sinon une figure peinte de la foi, et non son image vivante? Pareillement si quelqu'un entend dire que *Celui qui vit bien, quoiqu'il ne croie pas, est sauvé,* est-ce que son entendement en examinant cette proposition, en la tournant et la retournant, ne découvrira pas son incohérence. Bien vivre, c'est vivre par Dieu, car tout bien, qui est bien en soi, vient de Dieu. Que serait-ce donc que bien vivre et ne pas croire, sinon une ressemblance de l'argile dans la main du potier qui ne peut être formée en aucun vase propre à l'usage du Royaume spirituel et ne peut servir que dans le Royaume naturel? Et, en outre, qui ne voit la contradiction entre ces deux propositions, à savoir : Celui qui croit et ne vit pas bien est sauvé, et, celui qui vit bien et ne croit pas est sauvé? Or, comme aujourd'hui on sait et on ne sait pas ce que c'est que le Bien vivre, qui appartient à la Charité, qu'on sait ce que c'est que bien vivre naturellement et qu'on ne sait pas ce que c'est que bien vivre spi-

rituellement, nous allons examiner le sujet de la charité dans une série d'articles séparés. » (*Vraie Religion chrétienne*, n° 393.) Puis Swedenborg continue à énoncer l'une après l'autre ses idées si nettes au sujet des divers aspects sous lesquels on peut envisager la charité, en raison des nombreux rapports que nous avons avec notre prochain, et il examine la grande question du lien qui existe entre chacun de ces rapports, l'accomplissement des devoirs que nous avons à remplir envers notre Créateur et les perspectives de notre existence dans le monde à venir. Je ne puis terminer cet exposé de mes sentiments sur ces questions si controversées de la foi et de la charité, sans citer à mes lecteurs l'extrait suivant du même ouvrage qui montre, dans une de ces *Relations mémorables* dont l'auteur inspiré orne ses écrits, quelle force et quelle vie leur donne le résumé, fait par un ange, des diverses opinions exprimées sur ce sujet, dans le monde des esprits, par ceux qui s'y étaient attachés pendant leur existence terrestre.

« J'ai eu connaissance de la désolation du vrai et du marasme théologique qui existent aujourd'hui dans le monde chrétien en causant dans le monde spirituel avec beaucoup de laïques et beaucoup d'ecclésiastiques. Il règne chez ceux-ci une telle indigence spirituelle que presque tout ce qu'ils savent c'est qu'il y a une Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit et que la Foi sauve ; et sur le

Seigneur Christ, ils ne connaissent de Lui que les renseignements historiques contenus dans les Évangiles. Quant à toutes les autres choses que la Parole de l'un et de l'autre Testament enseigne sur Lui, par exemple, que le Père et Lui sont un, que Lui-même est dans le Père et que le Père est en lui, qu'Il a tout pouvoir dans le Ciel et sur la Terre, que la volonté du Père est que l'on croie au Fils, et que celui qui croit en Lui a la vie éternelle, et plusieurs autres choses du même genre, elles sont aussi ignorées et éloignées d'eux que celles qui sont au fond de l'océan et même que celles qui sont au centre de la terre; et quand elles sont tirées de la Parole et lues devant eux, ils ont un air d'attention comme s'ils écoutaient et ils n'écoutent pas, et elles n'entrent pas plus avant dans leurs oreilles que le bruit du vent ou le son d'un tambour. Les Anges que le Seigneur envoie quelquefois vers les Sociétés Chrétiennes qui sont dans le Monde des esprits, c'est-à-dire sous le Ciel, pour les visiter, se lamentent beaucoup et disent qu'il y a chez elles une telle lourdeur d'esprit et par suite une telle obscurité dans les choses du salut, qu'on croirait presque entendre parler un perroquet; aussi leurs savants avouent-ils que pour les choses spirituelles et divines ils n'ont pas plus d'intelligence que des statues. Un jour », continue Swedenborg, « un ange m'a rapporté qu'il s'était entretenu avec deux membres du Clergé dont l'un était dans la

Foi séparée. Ami, dit-il au premier, qui est-tu? Il répondit : Je suis un Chrétien Réformé. — Quelle est ta Doctrine et par suite ta Religion? Il répondit : C'est la Foi. — Quelle est ta Foi? Il répondit : Ma Foi est que Dieu le Père a envoyé son Fils pour qu'il prît sur Lui la damnation du Genre humain et que par là nous sommes sauvés. — Il lui fit alors cette question : Que sais-tu de plus sur l'opération du salut? Il répondit : Le salut s'opère par cette foi seule. Il lui dit ensuite : Que sais-tu sur la Rédemption? Il répondit qu'elle a été faite par la Passion de la croix et que le mérite du Fils est imputé par cette foi. — Puis : Que sais-tu sur la Régénération? Il répondit qu'elle se fait par cette foi. — Dis-moi ce que tu sais sur l'Amour et sur la Charité. Il répondit : L'amour et la charité sont cette foi. — Dis moi ce que tu penses des Commandements du Décalogue et des autres commandements dans la Parole. Il répondit : Ils sont dans cette foi. — Alors l'Ange dit : Par conséquent tu ne feras rien. Il répondit : Que ferai-je? Je ne puis par moi-même faire le bien, qui est le bien. — Peux-tu par toi-même avoir la foi? Il répondit : Je ne le puis. — Comment alors peux-tu avoir la foi? Il répondit : Je ne m'enquiers pas de cela; j'aurai la foi. — Enfin il dit : Ne sais-tu rien autre chose de plus sur le salut? Il répondit : Que peut-il y avoir d'autre, puisque le salut vient de cette foi seule. Alors l'Ange lui dit : Tu réponds comme quelqu'un qui répéterait toujours

la même note sur sa flûte ; je ne t'entends prononcer que le mot de foi. Si tu ne connais que cette foi, et rien de plus, tu ne sais rien. Va-t-en et retourne vers tes compagnons. Et il s'en alla et il les rencontra dans un désert où il n'y avait pas d'herbe. Il demanda pourquoi il en était ainsi, et on lui dit que c'était parce qu'il n'y avait en eux rien de l'Église.

L'Ange s'adressa ainsi à celui qui était dans la Foi conjointe à la Charité : Ami, qui es-tu ? — Je suis chrétien Réformé. — Quelle est ta doctrine et par suite ta Religion ? Il répondit : La Foi et la Charité. — Il dit : Sont-ce là deux choses ? Il répondit : Elles ne peuvent être séparées. — Il dit : Qu'est-ce que la Foi ? Il répondit : C'est croire ce que la Parole enseigne. — Il dit : Qu'est-ce que la Charité ? Il répondit : C'est faire ce que la Parole enseigne. — Il dit : As-tu cru seulement ces choses, ou les as-tu faites aussi ? Il répondit : Je les ai faites aussi. Alors l'Ange du Ciel le regarda attentivement et lui dit : Mon ami, viens avec moi et habite avec nous. » (*Vraie Religion chrétienne*, n° 391.)

Quel homme rationnel, païen ou chrétien, n'accepterait pas ces idées de Swedenborg, auxquelles l'expérience personnelle du monde spirituel qu'il invoque donne une force particulière. Les nos 389 et 390 sont consacrés au sujet de la foi et ils méritent une attention spéciale de la part de ceux qu'une exposition fidèle des doctrines de la foi et de la charité peut intéresser.

V

DOCTRINE DE LA RÉSURRECTION

Quand j'étais encore un écolier et que pour la première fois j'appris de la bouche des missionnaires chrétiens dans mon pays la doctrine de la Résurrection universelle (qu'ils disaient être acceptée, comme elle l'est encore aujourd'hui, par tous les Chrétiens), doctrine d'après laquelle au son d'une trompette qu'un ange doit faire entendre, tous les morts de ce monde se relèveront chacun dans son propre corps pour être jugés et retribués selon leurs œuvres, c'est-à-dire selon la vie qu'ils auront menée dans ce monde, par la sentence finale du grand tribunal de Dieu, ceux dont la vie a été sainte et pieuse et qui ont accepté le Seigneur Jésus-Christ comme leur Sauveur étant reçus par Lui et introduits dans le ciel, et ceux qui ont vécu dans le péché et n'ont pas cru en leur Sauveur étant condamnés à une éternité de misère et de châtiment, je me souviens qu'alors, tout jeune que j'étais, je ne pouvais

m'empêcher de trembler et de frémir à la seule idée d'un pareil tribunal, dont les pécheurs ne pouvaient par aucun moyen éluder la sentence Mais je laisse de côté ce point de vue et je le réserve pour un autre article qui suivra immédiatement celui-ci. Je ne m'occuperai en ce moment que de la doctrine de la Résurrection, telle qu'elle est acceptée et reçue comme un des articles de foi par presque tous les Chrétiens. Quoique je n'eusse pas alors la moindre connaissance en chimie, je voyais facilement, au seul énoncé de cette doctrine de la résurrection d'un corps identique à celui qui avait appartenu au mort, combien sa réalisation était impossible dans le sens littéral dans lequel elle était comprise et crue par les missionnaires. Je leur demandais donc comment les corps des pauvres Hindous qui brûlent leurs morts et ceux des autres nations qui en disposent de quelque autre manière, pouvaient ressusciter. Qu'en serait-il pour les chrétiens eux-mêmes dont les corps ont été jetés dans la mer et dévorés par les poissons ou par d'autres animaux carnivores? Ils me répondaient que les atômes qui constituaient ces corps n'avaient pas été complètement anéantis et qu'ils pouvaient se rapprocher et reconstituer les corps dont ils étaient sortis. Ils avouaient qu'il y avait là un mystère qu'ils ne pouvaient pénétrer, mais c'était aussi un moyen dont Dieu se servait pour mettre à l'épreuve notre foi. Celle-ci doit se conformer

humblement à la doctrine que Dieu enseigne dans son Livre, et il n'est pas bon que nous cherchions à en savoir davantage en creusant les profondeurs du Divin mystère. Nous ne savons pas mieux, disaient-ils, comment le corps ressuscite que nous ne savons comment il a pu se former dans le sein de la mère.

Malgré toutes ces raisons, la question de la résurrection restait pour moi un obstacle que je ne pouvais franchir, une énigme qui contrariait toutes les notions de chimie que j'acquis plus tard, et tout ce que j'appris sur la formation et l'entretien des corps vivants et sur la dissolution finale, par laquelle ils font retour aux atomes élémentaires. Il est vrai, j'en suis persuadé, qu'aucun atome de matière n'est jamais perdu ni annihilé. Un des grands enseignements des sciences physiques, c'est que l'atome entre sans cesse dans des combinaisons et dans des décompositions nouvelles et poursuit une pérégrination sans fin à travers le monde de la matière. Grâce à cette loi particulière de la nature, il n'est pas impossible qu'une partie du crâne d'un Africain ne trouve plus tard sa place dans le genou d'un Hindou ou d'un Allemand, et la côte d'une vache anglaise pourrait, par des métamorphoses poussées à l'infini, contribuer plus tard à orner le visage d'une jeune Brahmine, si l'on admet que son père ou sa mère, sous l'influence de l'éducation anglaise actuellement répandue, aient con-

senti à dépouiller les préjugés de leurs ancêtres pour manger sans scrupules des gâteaux anglais et boire un vin généreux. Mais la science va plus loin encore et elle nous révèle les merveilleux moyens qui servent à l'entretien des corps vivants. Elle nous dit que chaque particule de nos corps est en voie de constante désagrégation et de dissémination sous des formes diverses; elle cède sa place à d'autres, de sorte que, chose merveilleuse à concevoir! nous n'avons plus, au moment où nous parlons, un corps identique, à parler strictement, à celui que nous possédions il y a quelques années. Arrivé à l'adolescence, le corps de l'enfant est entièrement métamorphosé et il le sera encore une fois aux approches de la vieillesse. Nos os mêmes, qui sont la partie la plus résistante de notre corps, deviennent plus minces et plus fragiles. Ces notions empruntées à la science ne permettent pas de supposer un instant qu'un corps physiquement identique puisse reparaître au jour de la résurrection; ce serait en opposition avec tout ce que nous savons et que nous constatons dans le monde qui nous entoure. En conséquence, j'étais arrivé à cette conclusion qu'il ne pouvait s'agir que du corps spirituel, connu des psychologues hindous sous un nom qui est dans la bouche de tous les Brahmines, celui de *Súkshma* ou *Lingadéha,* qui désigne le corps subtil ou typique, renfermé dans l'enveloppe grossière du

corps matériel, le *Sthúladeha* ou *Sarira.* Les Hindous connaissent si bien ce fait, au moins par la tradition, qu'ils ne conçoivent aucun doute à son sujet, lorsqu'ils rencontrent la mention de son existence dans leurs livres religieux et philosophiques. Mais les Hindous, pas plus que les autres hommes, ne peuvent comprendre comment un autre corps peut exister au dedans de celui qu'ils voient et qu'ils sentent, et auquel seul il leur semble que toutes leurs sensations et leurs affections sont attachées.

On lit dans le Bhagavadgítá — par allusion aux pérégrinations nombreuses de l'âme à travers des variétés innombrables de corps avant de parvenir à la béatitude finale, — que l'homme quitte ses anciens corps et en prend de nouveaux, comme il change ses vieux habits contre des habits neufs. L'Hindou va même plus loin. Dans ses livres sur le Védánta et les Yogashastras on trouve des règles particulières sur la discipline spirituelle à laquelle l'âme doit être soumise pendant qu'elle reste emprisonnée dans ce corps de chair, à l'effet de lui permettre de parcourir les diverses phases de son existence spirituelle, en dehors de l'influence physique de son corps matériel. Les Hindous possèdent par centaines des livres ou des chants semblables dans tous leurs dialectes sacrés ou populaires, où les saints, qui sont parvenus à ce mode d'existence abstraite et détachée de leurs corps mortels, dé-

crivent avec des transports de joie et d'enthousiasme leurs expériences en ce genre. D'après eux, ce corps subtil, entièrement affranchi de l'influence des lois physiques, peut s'élever et parvenir à une existence libre, si la volonté divine le permet.

Comme les spiritualistes modernes sont les seuls à posséder ce secret et qu'il est inconnu de la grande généralité des Chrétiens, ces derniers ont naturellement supposé que c'était le même corps de chair qui reparaîtrait à la résurrection, et il est incontestable que cette croyance a été fortement corroborée par ce fait, appuyé sur le témoignage positif de l'Écriture, que le Christ est ressuscité le troisième jour avec le même corps et en a donné des preuves à ses disciples après sa résurrection. Le Seigneur leur avait cependant montré de la manière la plus claire qu'il existe en dedans du corps physique un corps subtil ou spirituel qui répond à tous les usages du premier corps, dans lequel il avait apparu lui-même à ses disciples, et, par cette démonstration visible, leur avait appris, ainsi qu'au monde, à la grande gloire de Dieu le Père agissant par le Fils de l'Homme, ce fait merveilleux entièrement dérobé jusqu'alors à l'œil corporel de l'homme, fait par lequel la grande et sublime vérité du salut, révélée par Jésus-Christ, a reçu un éclatant témoignage.

Longtemps avant d'avoir ouvert un ouvrage de

Swedenborg, ou d'avoir même entendu prononcer son nom, j'étais arrivé à cette conclusion, au sujet de la manière dont un grand nombre de Chrétiens comprennent la résurrection. Comme elle est belle et en même temps comme elle est raisonnable l'explication qu'en donne Swedenborg! elle n'est pas seulement conforme à la raison, elle répond à toutes les aspirations du cœur humain. J'en ai suivi l'analyse détaillée dans les nombreux commentaires publiés à ce sujet par les membres de l'Église de la Nouvelle Jérusalem, en divers ouvrages et recueils périodiques parmi lesquels je citerai l'*Intellectual Repository*.

On lit dans Swedenborg (*Ciel et Enfer* n° 445) : « Quand le corps ne peut plus remplir, dans le monde naturel, ses fonctions correspondantes aux affections de son esprit, qui lui viennent du monde spirituel, alors on dit que l'homme meurt : cela arrive quand cessent les mouvements respiratoires des poumons et les mouvements systoliques du cœur; mais toujours est-il que l'homme ne meurt pas, il est seulement séparé du corporel qui était à son usage dans le monde; en effet, l'homme même vit : il est dit que l'homme même vit parce que l'homme est homme, non d'après le corps, mais d'après l'esprit, puisque dans l'homme c'est l'esprit qui pense, et que la pensée avec l'affection fait l'homme. D'après cela il est évident que l'homme, quand il meurt, passe seu-

lement d'un monde dans une autre : de là vient que, dans le sens interne de la Parole, la *Mort* signifie la résurrection et la continuation de la vie. »

« Il y a, » dit encore Swedenborg, « une intime communication de l'esprit avec la respiration et le mouvement du cœur ; communication de la pensée avec la respiration et communication de l'affection qui appartient à l'amour avec le cœur. » A l'appui de cette assertion, je citerai la grande importance, je dirais presque la valeur céleste, que les Yogis Hindous attachent au souffle qui entre et sort des narines humaines. Ils apprennent à diriger leur respiration par un procédé qu'ils appellent *Pránáyáma* [1] et qui leur permet, dit-on, d'obtenir de grands résultats spirituels. C'est ce qu'on lit et qu'on entend presque journellement dans toutes les villes de l'Inde et que chantent partout les bardes en demandant l'aumône. Un saint a été jusqu'à dire dans ses chants qu'un souffle humain vaut le prix des trois mondes. Le Sheikh Saádi, dans son *Gulistan* ou *le jardin de roses*, ce livre si répandu en Perse où il est le premier qu'on étudie dans les études classiques, commence sa préface par la tirade

1. Il a été écrit sur ce sujet un grand nombre d'ouvrages dans les idiomes sacrés et populaires de l'Inde; mais je renverrai ceux qui voudraient l'étudier plus à fond à la traduction du *Vischnou Pourána* par le professeur H.-H. Wilson, 1re édition, page 653.

suivante à l'éloge de la respiration humaine : — « Rendons grâce à ce Dieu très haut et très glorieux, dont l'adoration nous rapproche et qui nous augmente ses bienfaits à mesure que s'accroît notre gratitude. Chaque souffle d'air que nous aspirons prolonge notre existence et, quand il sort de notre poitrine, il répand en nous une douce joie. Ainsi deux bénédictions accompagnent chaque respiration et il nous faut être reconnaissants pour chacune d'elles. »

Il y a beaucoup d'autres coïncidences de sentiments aussi surprenantes entre ce que Swedenborg nous enseigne au sujet de la résurrection et les citations, applicables à divers points de sa doctrine, que je pourrais faire d'après les *Oupanishads,* qui sont la partie théo-philosophique des Védas. Mais craignant d'étendre cet article au-delà des limites dans lesquelles il convient de le renfermer, je me bornerai à une ou deux autres citations. Swedenborg dit que la respiration des poumons et le mouvement systolique du cœur sont des liens qui retiennent l'esprit, lequel devient libre du moment qu'ils sont rompus. Dans les *Oupanishads Kat, ha* et *Mundaka,* on retrouve la même idée au sujet de ce lien que ces traités sacrés appellent *Hridayagranthi,* ou le nœud du cœur, lequel, dénoué ou tranché par la Divine connaissance, comme ils disent, conduit l'homme mortel à l'immortalité, suivant Swedenborg, et, suivant les Hindous, à la vue de ce

qui est antérieur et postérieur, — de l'Alpha et de l'Oméga. Le nœud du cœur est tranché et avec lui sont rompus et disparaissent en même temps tous les doutes d'autrefois. Pour moi ces deux termes me paraissent reliés entre eux comme la cause et l'effet. Swedenborg ajoute : « Il m'a été dit que l'esprit de l'homme est maintenu pendant quelque temps dans les pensées qui l'occupaient à l'heure de la mort. » Nous retrouvons la même idée dans le sixième verset du huitième chapitre du Bhagavagítá, où il est dit que, quelle que soit la pensée que possède l'esprit d'un mourant au moment même où il va quitter cette demeure terrestre, elle se réalise pour lui (dans la vie à venir).

Dans un autre endroit Swedenborg, conformément à sa doctrine nouvelle sur la science des correspondances, dont les anciens Aryens de l'Inde paraissent avoir eu aussi quelque notion, dit que le cœur humain signifie l'amour. En effet, l'amour et la sagesse étant, suivant lui, les deux éléments constitutifs de la vie, cette image ou ce don de Dieu que les Aryens désignent sous l'appellation solennelle du Satyajnánánanda (vérité, sagesse, et amour ou joie), le cœur peut bien représenter le siège de cette vie là par métonymie. Maintenant, pour corroborer cette assertion de Swedenborg, nous nous reporterons de nouveau à la partie théo-philosophique des Védas, afin d'y trouver la contrepartie de cette idée et nous l'y

rencontrerons exactement dans les mêmes termes. Pour les saints Aryens, le cœur est le siège où réside la vie (l'âme) ou l'image de Dieu, de la taille du pouce, brillante comme le soleil et douée de volonté et d'individualité; douée encore des qualités des intellects (Bhuddi) et de l'âme (Atmá), où l'on discerne encore quelque chose d'autre de la taille d'une épingle. N'est-il pas merveilleux cet accord entre deux pensées dont l'une émane d'un théologien moderne qui écrit en Suède et l'autre de l'Inde ancienne? On dirait quelque étrange et mystérieuse communication entre des hommes appartenant à des planètes différentes.

En relevant ces coïncidencs remarquables entre les idées de Swedenborg et celles des auteurs Indiens, je n'ai d'autre but que de fortifier le témoignage du théologien suédois; il me paraît avoir répandu un tel flot de lumière nouvelle sur la vraie doctrine du Christianisme qu'il la rend universellement acceptable dans le monde tout entier, quoique la généralité du monde chrétien du dehors, comme je l'apprends avec regret, soit portée à le considérer comme un imposteur ou un rêveur.

J'ai rencontré une exposition complète de la question de la Résurrection dans l'*Appel* du Rév. S. Noble, qui consacre entièrement à cet intéressant sujet une section importante de son livre, et j'éprouve un plaisir tout particulier à lui rendre

ici un humble mais cordial témoignage, en affirmant n'avoir jamais trouvé ce sujet traité d'une manière plus lucide et plus rationnelle chez aucun auteur; l'ouvrage mérite bien d'être lu par toute personne qui réfléchit. Dans l'ensemble de son argumentation il a été au-devant et au-delà de toutes les objections que j'aurais pu présenter moi-même. J'ai relevé, comme d'habitude, les passages qui m'ont le plus frappé. Qu'il me soit permis d'en mentionner un. Pour mettre en relief le côté chimérique de l'opinion qui prévaut généralement parmi les Chrétiens au sujet de la Résurrection, il s'amuse à citer un passage ampoulé qu'il emprunte au poème célèbre du Dr Young, intitulé : *Le dernier jour*, et que voici :

Des morts, depuis longtemps confiés à la terre,
Les tombeaux soulevés vont rendre la poussière.
Des ossements confus les fragments égarés
Réclament les parties dont ils sont séparés.
Empressés d'obéir à cet appel suprême
Le bras rejoint l'épaule, et la tête elle-même
Vers le cou qui l'attend se hâte d'accourir.
Triste vue, qu'on ne peut contempler sans frémir !
Les débris des humains font de vastes nuages
Courant dans un ciel sombre à de lointains parages
Pour chercher les manquants et restaurer les corps.

Après cette citation et trois autres du même poète qui la suivent, notre auteur pose un dilemme qui a son côté comique : — Si le corps doit ressusciter, dit-il, tout cela est une sérieuse réalité.

Mais que cette scène paraît monstrueuse, quand elle est ainsi décrite dans ses détails! Est-il possible de pousser plus loin le ridicule, si l'on voulait la tourner en plaisanterie?

O puissance du préjugé et de l'éducation! ajoutais-je ici dans mes notes, comme vous êtes plus forts que la raison et la sagesse des hommes même les plus sages!

A la suite d'une citation d'un ouvrage de l'archevêque Tillotson, dans l'*Appel* de Noble, je trouve encore cette note écrite par moi au crayon : — Ce qui me frappe, c'est que les grands docteurs en théologie d'Europe, quand ils discutent quelques points subtils ou compliqués des dogmes religieux, rappellent, par l'absurdité de leur argumentation, ces Pundits de l'Inde qui exaltent la supériorité du Gopíchandana (sorte de terre employée par les Vaishnavás) sur les cendres dont les Saivas font usage pour se barbouiller le corps. — (Voyez *Sankaravijaya*, édition de Calcutta.)

VI

DOCTRINE DU JUGEMENT DERNIER

Dans le précédent chapitre j'ai déjà dit quelque chose de la doctrine sur le Jugement Dernier, qui est la plus répandue parmi les Chrétiens et d'après laquelle le clergé accepte et prêche aux congrégations les idées les plus bizarres et les plus extravagantes. Cette doctrine repose sur Matthieu, XXIV, 29, 30, 31 et d'autres passages semblables, qu'on dit renfermer les prédictions du Christ sur la consommation du siècle, Son second Avènement, la vastation subie successivement par l'Église et le Jugement Dernier. La difficulté sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, est d'obtenir une notion vraie et correcte du sens spirituel qui existe profondément caché dans le sens littéral des Écritures et que Swedenborg a pour la première fois mis en lumière dans le commentaire volumineux et approfondi qu'on appelle les *Arcanes*. Swedenborg commence son livre sur *le Ciel et l'Enfer* (n° 1) par un exposé des idées

qu'on se fait du Jugement Dernier dans les pays Chrétiens d'après le sens littéral des passages dont je viens de parler. Il indique ensuite le sens spirituel et réel qui se trouve profondément caché dans chaque expression de ces passages. Il n'y a rien de plus vague et de plus incompréhensible pour l'esprit humain et la raison que l'idée d'attendre pendant des siècles et des siècles l'arrivée du Jour du Jugement, dans lequel tout être humain qui est mort et qui a laissé sur notre globe sa dépouille terrestre, doit reparaître avec un corps identique pour entendre sa sentence sortir de la bouche du Divin Juge. Je ne puis concevoir que la destruction de notre petit globe, qui est si peu de chose dans le vaste univers, entraîne nécessairement le renversement de tout l'édifice de la création, quand je sais que si notre soleil lui-même avec tout son cortège de planètes venait à disparaître demain, sa perte serait à peine sensible pour un habitant de l'étoile la plus voisine. Quant à l'état sous lequel l'âme humaine peut exister pendant cette période immense et indéfiniment prolongée qui sépare sa sortie de ce monde du moment où elle doit reparaître après la résurrection, cette question est laissée de côté et reste complétement entourée d'un profond mystère. Dans le *Schrimad Bhàgavata* (Shloka 76, chapitre 39, Skanda 4), en décrivant l'état de vie de toute créature au moment de sa mort, l'auteur le compare à celui d'un vermisseau qui rampe sur

la feuille d'un arbre et ne la quitte pas qu'il n'ait posé ses pattes de devant sur une autre feuille : de même, dit-il, jamais une créature mouvante ne perd tout sentiment de sa relation avec le corps qu'elle abandonne tant qu'elle n'a pas pris entière possession d'un nouveau corps. Cette manière d'envisager la question qui fait le sujet du présent article et du précédent, me paraît plus rationnelle que la vague attente où se confine la grande majorité des Chrétiens. Remarquez ici le contraste entre les idées courantes des Chrétiens et celles des Hindous sur cette question de la plus haute importance. Les premiers admettent l'existence d'un intervalle de torpeur d'une inconcevable durée, tandis que les seconds, ne pouvant supporter l'idée d'un sommeil aussi prolongé, tranchent d'un coup le nœud Gordien et, pendant la longue pérégrination de l'âme, lui refusent un instant de repos, jusqu'à ce qu'elle ait été finalement absorbée dans la source première de la vie, — la Divinité, ce qui est pour eux le plus haut degré de béatitude. Mon opinion était encore hésitante, quoiqu'au point de vue philosophique de la question, elle inclinât vers la doctrine des sages de l'Inde, lorsque j'eus le bonheur de rencontrer sur mon chemin la solution si heureuse que la Nouvelle Église a donnée sur ce sujet d'une extrême importance. Elle est tout à fait d'accord avec les sages de l'Inde pour n'admettre aucune période de torpeur dans la destinée future de l'âme

humaine. Des deux côtés elle est immédiatement transférée dans le monde éternel, et, suivant Swedenborg, sa destinée est immédiatement régie par les lois du Divin Juge qui veulent que les semblables s'associent entre eux. J'ai trouvé chez lui, je dois le confesser ici humblement, une consolation que ses doctrines sont seules à procurer. Il a réussi, sur beaucoup de point, à faire une vive et profonde impression sur mon esprit, et je ne fais pas de doute qu'il n'en soit de même pour tous ceux qui voudront le lire et l'étudier sans parti pris. — (Voyez le *Ciel et l'Enfer*, n° 312.)

Au sujet du jugement dernier tel qu'il est compris par les chrétiens de presque toutes les dénominations, les adversaires de la Nouvelle Église avaient invoqué à l'appui de leur opinion celle des Mahométans et même des païens. Le Révérend S. Noble au début de la section de son *Appel*, consacrée à la doctrine du Jugement Dernier, repousse cet argument et avec raison suivant moi. Je puis affirmer, en effet, que jamais les Mahométans ni les païens n'ont eu l'idée de placer dans le monde naturel la scène du Jugement Dernier. Les *Pouránas* des Hindous contiennent bien une description de la cour de Yama (le Dieu de la Mort), ou, comme on l'appelle en sa qualité de juge, — présidant aux destinées futures des morts et correspondant sous ce rapport au Rhadamanthe de la mythologie grecque, — de Dharma Rajah (le Roi de la Justice), avec son

nombreux entourage chargé d'exécuter ses arrêts Mais *aucun Hindou n'a jamais imaginé que cette cour dût se tenir en ce monde ou en aucun autre monde matériel.* Placer cette scène dans le monde naturel, comme le font en général les Chrétiens, serait une idée tout à fait nouvelle et inintelligible, qu'un Hindou aurait peine à concilier avec l'enseignement religieux qu'il a reçu. En conséquence, si les anti-Swedenborgiens espèrent trouver chez les païens des arguments en leur faveur sur ce point, je crains sérieusement pour eux que le secours qu'ils en attendent ne tourne à leur désavantage.

Le Révérend S. Noble me paraît très amusant et en même temps très instructif dans les observations fines et ironiques qu'il fait sur de longues citations de plusieurs poètes anglais qui décrivent la grande catastrophe universelle du Jour du Jugement. Je ne puis qu'adhérer sans réserve à toutes les objections qu'il formule contre l'idée que les Chrétiens se font généralement du Jugement Dernier et je suis heureux de constater qu'il va encore plus loin que moi. La complète et savante explication qu'il donne des idées de Swedenborg sur cette doctrine, y compris sa réfutation victorieuse de la notion communément reçue au sujet de l'apparition du Seigneur dans les nuages au Jugement Dernier, n'est pas seulement en complète harmonie avec la raison et les dispositions miséricordieuses de Dieu envers sa

créature, mais elle tend à fortifier l'autorité de la Bible comme livre inspiré. Dans la quatrième section où il cherche à dissiper les fausses idées répandues au sujet du ciel intermédiaire ou plutôt du séjour d'attente de l'âme avant le Jugement Dernier, tel qu'il est admis et décrit par les anciens païens, les auteurs Juifs et aussi les premiers Péres, Justin martyr, Irénée, Tertullien, Augustin et d'autres, sous les noms de *Hadès* et d'*Inferi*, le Révérend M. Noble arrive très heureusement à restaurer l'ancienne croyance que les écrivains réformés modernes semblent avoir mis entièrement de côté avec le purgatoire Catholique Romain, et il réussit à placer la doctrine de la Nouvelle Église sur une base très rationnelle. La croyance des sages de l'Inde, je l'atteste, vient grandement à l'appui des idées de mes amis les Swedenborgiens sur ce point. Ce monde intermédiaire que ceux-ci décrivent dans leurs doctrines sous des couleurs si vives comme une école de préparation pour l'âme avant son entrée au Ciel ou sa chute en enfer et comme la scène du Jugement Dernier, se rapproche de très près du Pitriloka Hindou (la région des ancêtres) et du Pátála de Bali, que Vischnou lui-même entoure d'une rigoureuse surveillance. J'éprouve un vif plaisir à constater que les idées fondamentales, qui se rencontrent au fond des traditions mythologiques des grandes nations de l'antiquité, malgré des différences

considérables dans les détails, sont substantiellement les mêmes, et je ne puis m'expliquer cette coïncidence qu'en en cherchant la cause dans les vérités fondamentales que la Nouvelle Église fait maintenant connaître au monde.

Un fait nouveau et manifeste qu'elle met aujourd'hui sous nos yeux donne encore plus de force à la précédente assertion : c'est l'accomplissement du dernier jugement général dans le monde spirituel en la mémorable année **1757**. Les effets de cette grande transformation se sont fait merveilleusement remarquer et sentir sur notre globe depuis cette époque. Sans pouvoir dire jusqu'à quel point la Chrétienté du dehors et le monde qui l'entoure accepteront comme vraie une assertion aussi hardie, je dois avouer que pour ma part je suis aussi fortement disposé à y croire que la majorité des Chrétiens dans un sens opposé peut l'être à repousser une idée aussi hérétique. Longtemps avant d'avoir entendu parler de Swedenborg, je considérais le monde naturel dans lequel nous vivons comme n'étant rien de plus que la manifestation extérieure du monde spirituel qui existe intérieurement et d'où il reçoit sans cesse toutes ses forces physiques et morales ; je suis donc heureux de rencontrer maintenant, dans le développement de la surprenante doctrine de la Nouvelle Église dont je viens de parler, cette confirmation de mes propres idées, acquises en partie par

mes études sur les anciennes doctrines philosophiques de mes compatriotes et en partie par mes réflexions personnelles.

Le Révérend Dr E.-B. Pusey qui a beaucoup contribué par son éloquence, sa dévotion et sa piété, pendant la seconde moitié du dernier siècle, à donner une forme vive et animée aux sentiments religieux de l'Église d'Angleterre, même au risque d'être considéré comme un grand schismatique pour ses *Sermons de Paroisse*, a dépeint fidèlement l'état de la Chrétienté pendant le moyen âge, en prêchant sur le texte : « Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. » Il décrit la bassesse, l'abomination et la grossière sensualité de l'Église Chrétienne, à partir de l'an 900, et il donne en note une longue citation de *Baronius* qu'il est bon d'étudier comme échantillon de l'histoire ecclésiastique du moyen âge.

Baronius, qui était Cardinal de l'Église et presque pape, dit : — « Avec la 900me année de l'ère chrétienne nous commençons un siècle nouveau que sa dureté et sa stérilité dans le bien ont fait appeler l'âge *de fer*, que les maux horribles qu'il a répandus ont fait appeler l'âge *de plomb* et sa pauvreté littéraire, le siècle *de ténèbres*. Sur le seuil de cette période, en raison de l'excès des crimes qu'il nous faut contempler en y pénétrant, il nous a semblé qu'avant d'aller plus loin il fallait avertir le lecteur, de peur que la vue de *l'abomination de la désolation* au milieu du sanctuaire

ne fût une occasion de trouble pour un esprit mal prémuni. »

Il dit encore : — « Quel spectacle présentait la Sainte-Église Romaine ? Quelle turpitude lorsque les courtisanes régnaient dans Rome, aussi puissantes que méprisables, disposant à leur volonté des siéges épiscopaux, nommant les évêques, et, comble d'horreur, installant leurs amants dans la chaire de Saint-Pierre. De faux Pontifes prenaient place dans la liste des Pontifes Romains, sans servir à autre chose qu'à désigner les époques. Qui pourrait prétendre en effet que ces créatures de prostituées aient été légalement établies Pontifes Romains ? Nulle part il n'est fait mention d'une élection par le clergé ou d'une confirmation subséquentes. Les rites sacrés, les anciens usages étaient partout abolis, et la convoitise, appuyée sur le bras séculier, excitée et affolée par une rage furieuse de domination, était partout maîtresse. »

Ce passage que j'ai trouvé presque par hasard, en poursuivant les observations qui précèdent, m'a démontré encore plus fortement la nécessité d'une intervention directe du ciel, non seulement pour détruire les traces de ces périodes de fer, de plomb et de ténèbres, longue et terrible époque que Baronius dépeint sous de si vives couleurs, mais pour faire jaillir, aux environs de cette année 1757, la source jusqu'alors ignorée d'une vie toute nouvelle.

En donnant dans son *Appel* une longue énumération des événements extraordinaires et des découvertes dans les arts et les sciences qui ont eu lieu depuis cette année mémorable, symptômes d'une grande révolution, telle que les siècles précédents n'en avaient pas vue depuis longtemps, et qui tend à relever pour l'homme les conditions de son existence et de son bonheur, le révérend auteur me paraît avoir oublié un fait important, l'acquisition par les Anglais de mon pays qui est devenu le plus riche et le plus brillant joyau de la couronne britannique, et la source des plus grands avantages pour les deux nations. Le succès des Anglais à la bataille de Plassy, le 23 juin 1757, sous le commandement de Clive, alors simple colonel, a servi de première base à l'établissement définitif de l'Empire Britannique dans l'Inde ; et s'il faut voir la main de Dieu dans l'histoire, comme je n'en doute pas, sa manifestation ne se montre nulle part plus réelle et plus féconde en résultats de la plus grande importance pour l'avantage réciproque et le bien des deux pays que dans l'union politique de l'Inde, cette grande, riche et intéressante contrée du lointain sud-est, et de cette île de la Grande Bretagne au nord-ouest, peu étendue mais sagement gouvernée, deux points extrêmes d'une ligne imaginaire qui traverse l'Europe et l'Asie laissant en dehors à l'une de ses extrémités la Suède et la Norwège et à l'autre la Chine et le Japon. Je vois en cette an-

née 1757 un événement qui, sous la main de Dieu, a uni dans tous leurs intérêts essentiels les hémisphères de l'Orient et de l'Occident et a fait de l'Inde le centre de cette union et le point de départ de leurs destinées nouvelles. Que seront ces destinées? Celui-là seul peut le savoir qui siège dans son omniscience sur le trône céleste. Elles seront dirigées, n'en doutons pas, par ses desseins miséricordieux. Mais la vérité de ce que j'avance ne peut manquer d'apparaître à tout esprit réfléchi, qui passera rapidement en revue les changements politiques, intellectuels et moraux (on dirait plus justement les révolutions), survenus, depuis le dernier siècle, à partir de cette mémorable et solennelle date, dans toutes les contrées de l'Europe et de l'Asie et surtout dans celles qui ont des rapports particuliers avec l'Angleterre et l'Inde.

Revenant à la fondation de l'Empire Britannique dans l'Inde qui a eu lieu en cette même année, je ne puis m'empêcher d'y voir la plus éclatante manifestation de la Providence dont l'aide et l'intervention directe sont absolument nécessaires pour expliquer comment une poignée de négociants et d'aventuriers anglais a pu s'emparer d'un empire situé au loin en Asie, beaucoup plus riche dans toutes ses ressources naturelles et de beaucoup plus peuplé que leur mère-patrie.

Voyons maintenant ce que l'Angleterre a fait pour l'Inde et l'Inde pour l'Angleterre. L'histoire

des rapports réciproques d'intérêts établis entre les deux pays, depuis 1757, et des trésors de lumière intellectuelle accumulés et concentrés pendant des siècles, que chacun a déversés sur l'autre, renferme les faits les plus merveilleux du siècle passé. Sans parler du gouvernement politique de l'Inde, l'Angleterre maintenant s'est très sagement chargée de l'important devoir d'élever les millions d'enfants Indiens qui dépendent d'elle et de les amener au niveau d'éducation et de civilisation que les siens ont atteint. A la grande joie du Ciel, elle a déjà déraciné quelques-unes des pratiques sauvages et inhumaines, telles que les Sutti [1], l'infanticide, Charak Pûja et bien d'autres qui existaient depuis longtemps sur une grande partie des territoires annexés. Sans la puissante intervention de l'Angleterre, ces pratiques imposées par les prêtres indigènes n'auraient pu être abolies. Comment ne pas reconnaître dans ce seul fait le rayonnement de lumière céleste qui a marqué l'année 1757? L'Inde, de son côté, pleine de gratitude pour la nation, sa souveraine, a non seulement répandu sur elle sa richesse proverbiale, mais elle ouvre ses trésors intellectuels pour enrichir et orner les enfants de sa bienfaitrice.

D'une voix plaintive et suppliante elle montre à l'Angleterre son jeune troupeau et la prie de ne le jamais oublier.

1. Prononcez Sati.

VII

DU LIBRE ARBITRE

Il y a là une énigme qui a toujours mis en défaut la sagesse des sages de tous les pays et de tous les temps. La question de savoir si l'homme est un agent libre et en fin de compte responsable devant son Créateur et son Juge céleste pour tous les actes bons ou mauvais qu'il accomplit volontairement ne me paraît pas éveiller chez lui, à travers les conflits des intérêts mondains, la sérieuse attention qu'elle mérite par son importance. Ce n'est pas que cette question ne se présente jamais ou ne se présente que rarement à son esprit, mais elle est entourée d'une obscurité profonde que la sagesse la plus pénétrante, réduite à ses propres forces, peut à peine écarter, de sorte qu'il se sent bien rarement porté à laisser de côté des intérêts plus immédiats pour permettre à ses facultés rationnelles de poursuivre à loisir la solution de cette mystérieuse et importante question. Plutôt que de se représenter l'appareil redouta-

ble du tribunal céleste, il est naturellement porté à en fuir la pensée ; et s'il était forcé de s'y arrêter il chercherait à s'exonérer de la responsabilité de ses actes et à l'imputer à la volonté du grand Être qui a mis une volonté en lui et a dirigé les actions dont il a été incidemment l'auteur. Sur cette pente, il arrive fatalement à la prédestination et à tout attribuer à une Volonté suprême sans laquelle pas une feuille ne pousse, pas un oiseau ne tombe. Il n'est pas facile d'amener l'homme à confesser qu'il est l'auteur de son malheureux sort. Un examen de ses actes, quelque long et profond qu'il soit, ne suffit pas toujours pour lui faire reconnaître en lui-même la grandeur du mal qui le rend responsable des malheurs et des misères qu'il endure. Un Dieu Tout-Puissant l'a doué de toutes les facultés nécessaires à sa conservation et à son bonheur; ses souffrances ne sont que la conséquence de ses erreurs. Mais il ne fait pas toujours un bon usage de son jugement. Il a recours alors à des influences supérieures, à quelque chose qui dépasse la sphère ordinaire de la compréhension humaine pour expliquer les effets heureux ou malheureux de ses actes personnels et se décharger ainsi de la responsabilité qui sans cela pèserait sur lui. Il refuse naturellement d'assumer cette terrible responsabilité qui doit le conduire en fin de compte soit au ciel, soit en enfer. Il ne demande qu'à s'en affranchir et à en rejeter le fardeau sur

quelque puissance étrangère et sans rapports avec lui. C'est là une disposition qui a toujours été propre à l'esprit brahmine. Il préfère passer par une série de naissances et de morts qui se succèdent presque sans fin, dans tous les degrés de l'existence, — depuis celle d'Indra dans le ciel jusqu'à celle du ver repoussant qui se débat dans un cloaque, — il aime mieux osciller à l'infini dans un sens et dans l'autre, sous l'influence d'une force motrice qui lui est étrangère, qu'elle s'appelle Karma (les œuvres accomplies dans une existence antérieure) ou Sauchita Kriyamána (l'ensemble des actes précédemment accomplies ou plutôt les conséquences que ces actes ont maintenant), Adrishtá (l'invisible), Daiva (la volonté Divine), Praktana (ce qui existait précédemment), ou n'importe quel terme technique qu'il plairait d'adopter, — tout cela plutôt que de se considérer comme directement responsable devant le tribunal de Dieu de ce qu'il a fait pendant sa vie actuelle. Ce désir d'être absous, d'être affranchi d'une responsabilité pour les actions, bonnes ou mauvaises, dont on est l'auteur, n'est pas spécial aux Brahmines de l'Inde; il se rencontre partout à un degré plus ou moins prononcé dans la grande famille humaine. Il n'y a pas de nation dans le monde où les mots chance, fortune ou destinée n'aient leurs synonymes, quoique celui qui les emploie constamment soit en général peu en état de les analyser et de remon-

ter à leur source dans le cœur humain pour établir leur sens et leur portée exacts, leur valeur précise. Cela dépasse sa compréhension, quoiqu'il emploie journellement ces mots dans sa conversation habituelle. Lui arrive-t-il quelque événement malheureux, l'homme l'attribue naturellement à sa mauvaise chance ou à sa destinée, ou bien il y voit la volonté de Dieu qu'il s'efforce d'accepter. Mais, d'un autre côté, s'il réussit dans quelqu'une de ses tentatives, si le succès accompagne ses opérations en ce monde, son orgueil et son amonr propre se font jour, et sous leur influence il est plus disposé à attribuer sa prospérité à la sûreté de son jugement ou à sa sagesse particulière qu'à sa bonne chance ou à une intervention divine ; à moins toutefois que l'heureux événement ne se produise subitement et en dehors de ses prévisions, auquel cas il est bien forcé d'en faire remonter la cause à quelque puissance qu'il ne peut comprendre, — à une origine surnaturelle.

Dans les affaires courantes de ce monde, comme également dans le domaine religieux qui nous occupe ici plus spécialement au point de vue de la destinée future de l'âme, — il convient le plus souvent à l'homme d'accepter avec résignation la marche ordinaire des événements, qu'ils dépendent ou non de ses actes coupables, et de ne pas se reconnaître comme l'auteur de sa future destinée, heureuse ou malheureuse, en raison de la liberté d'action dont il jouit. Il aime mieux, s'il

y a une responsabilité qui lui soit propre, la reporter sur la volonté de son Créateur, en s'appuyant sur Sa miséricorde, plutôt que d'agir avec énergie en suivant les injonctions de sa conscience. Quelquefois sans doute il peut être disposé à s'y conformer ; mais il est bien rare qu'il se préoccupe très sérieusement de leur donner pleine satisfaction et de s'entourer pour cela de toute la lumière qu'il peut obtenir. Un idolâtre s'approche consciencieusement du temple de son dieu et remplit les ordonnances de son culte, quelque puériles qu'elles puissent paraître aux yeux des assistants. Il croit fermement se rendre ainsi son dieu favorable et se créer des titres à quelque grâce de sa part. L'idée ne lui vient jamais qu'il existe des formes de culte plus raisonnables et plus relevées que les siennes pour obtenir les grâces du vrai Dieu. Convaincu des mérites et de l'efficacité de ses pratiques qui lui semblent particulièrement appropriées à son état, il aime mieux leur rester fidèle que de prendre la peine d'examiner la question pour son propre usage. Ce qu'on avance ici pour un idolâtre trouve son application dans toutes les croyances. On ne saurait trop déplorer cette apathie universelle ou plutôt cette résistance à reconnaître l'indépendance de l'homme et l'action très efficace de son libre-arbitre. Cette indifférence, on l'a dit avec raison, constitue au premier chef la dévastation universelle et le péril du genre humain.

L'homme est la seule créature à qui Dieu ait accordé la faculté de discerner le bien du mal et d'en juger par lui-même ; mais, malgré la lutte intérieure qu'il ne peut éviter, il n'a pas toujours le courage moral de suivre fidèlement le parti qu'il reconnaît bon. L'amour de lui-même et les intérêts mondains se mettent en travers et exercent leur empire en combattant la libre détermination de l'homme. Mais, à quelque distance de ce champ clos où a lieu la lutte, seules et sur un terrain plus élevé, la raison et la conscience assistent en arbitres impartiaux, prêts à prononcer l'approbation ou le blâme suivant l'issue du combat. Avec cette faculté morale donnée à l'homme pour distinguer le droit chemin qu'il doit suivre, il a reçu dans toute sa plénitude la permission d'agir librement dans ses rapports avec son Créateur et son Juge dans le ciel, d'où résulte sa responsabilité devant le grand tribunal de Dieu. En raison de ce don, quelles que soient ses difficultés en ce monde, il ne peut échapper à cette responsabilité. Il est bien ici dans un lieu de préparation ; et mieux il traverse l'épreuve du feu, plus il mérite d'éloges et de récompenses. Cette dispensation céleste a sa contre-partie, même en ce monde, dans tous les rapports d'homme à homme, quoique la justice n'y triomphe pas toujours et qu'il s'y mêle aussi quelquefois beaucoup d'injustice. Un général à la tête d'une petite armée, qui remporte la victoire sur un ennemi

redoutable à force de valeur et d'abnégation, a plus de droits à la gloire et aux récompenses honorifiques que celui qui dispose d'une troupe égale en nombre à celle de l'ennemi et de toutes les ressources nécessaires pour une campagne. La même observation est applicable aux luttes morales et spirituelles de l'homme en ce monde. Libre de prendre un parti, libre d'agir, il ne peut devant son grand Juge dans le ciel nier sa responsabilité comme agent moral. C'est cette responsabilité même, basée sur la liberté de son choix, éclairée par la lumière de sa conscience, qui constitue pour moi l'élément essentiel et vital dans toutes les questions importantes du domaine moral et spirituel. Retirez cette liberté d'agir dans l'ordre moral et toute l'économie de l'édifice moral et religieux tombe avec elle.

Cette analyse rapide de mes idées sur la liberté de vouloir et d'agir laissée à l'homme fera comprendre jusqu'à quel point j'étais préparé à recevoir et à goûter l'exposition savante, philosophique et si intéressante de cette doctrine, donnée par Swedenborg dans la *Vraie Religion chrétienne* et les *Arcanes Célestes*. Je serais très heureux si je pouvais seulement réussir à diriger l'attention des chercheurs sur ces ouvrages et sur les autres traités de la Nouvelle Église qui s'occupent de cette partie de sa grande doctrine religieuse. Dans ce but je me bornerai à citer un exemple pour l'instruction et, s'il est pos-

sible, pour l'édification de mes lecteurs. Dans les observations préliminaires qui ouvrent le chapitre sur le Libre-Arbitre, Swedenborg expose, comme il en avait le droit, les opinions diverses acceptées par les Protestants Évangéliques sur ce sujet, dans une série de passages empruntés au livre intitulé *Formula Concordiæ*, et les oppose à dix propositions de la Nouvelle Église sur la même question, suivies comme d'habitude de ses *Relations Mémorables*. Dans l'impossibilité où je suis de présenter dans un rapide examen une analyse, même sommaire, de chacune d'elles, je me contetenrai de montrer ici combien leur doctrine est raisonnable et vraie en citant, à titre d'exemple, l'interprétation si rationnelle et universellement acceptable que l'illustre auteur donne des deux arbres du Jardin d'Éden, l'un l'arbre de vie, l'autre l'arbre de la connaissance du bien et du mal, mentionnés dans le troisième chapitre de la Genèse.

Comme les Hindous, et aussi comme beaucoup de penseurs parmi les Chrétiens, Swedenborg semble repousser l'idée qu'Adam et Ève, dont parle la Genèse, fussent dans un sens strict les premiers parents du genre humain, mais en outre, attribuant à ces noms un sens spirituel, il met en avant une idée nouvelle et très heureuse d'après laquelle Adam et son épouse représenteraient la plus ancienne église qui ait existé sur notre terre, — thèse dont il donne des preuves

abondantes dans ses *Arcanes Célestes* — le jardin d'Éden représentant la sagesse des hommes de cette Église, l'arbre de vie le Seigneur dans l'homme et l'homme dans le Seigneur [1], l'arbre de la science du bien et du mal l'homme qui n'est pas dans le Seigneur, mais dans son propre, comme c'est le cas pour quiconque croit que tout ce qu'il fait, même ce qui est bon, vient de lui, et enfin l'action de manger du fruit de cet arbre l'appropriation de cette erreur. Voici ce que dit Swedenborg à ce sujet :

« Dans la Parole il est entendu par le Jardin d'Éden non pas quelque Jardin, mais l'Intelligence, et par l'Arbre non pas quelque arbre, mais l'homme. On peut voir par les passages suivants que le Jardin d'Éden signifie l'Intelligence et la Sagesse. » (*Vraie Religion chrétienne*, n° 467.) Il cite alors des passages de différents livres de la Bible qui montrent très clairement qu'Éden représente la sagesse et l'intelligence dans l'homme, puis il prouve que dans plusieurs autres un arbre signifie un homme. Mais je vais maintenant lui laisser la parole, après ces remarques préparatoires, pour qu'il explique lui-même

1. Le Bhagavad-Gitá se rapproche beaucoup de cette comparaison du Seigneur avec l'arbre de vie dans la belle et profonde comparaison qu'il fait entre Dieu et l'arbre Aswattha (Ficus religiosa) dont les racines par une inversion singulière ont leur point de départ caché dans sa hauteur et dont les branches répandent leur active végétation dans la vie de l'univers visible.

comment il entend la chute d'Adam et, avec lui, celle de toute sa postérité, ce qui est le grand point à élucider dans le présent article.

Premier point : « Quiconque, » dit Swedenborg, « est intérieurement sage peut percevoir ou conjecturer que les choses qui ont été écrites sur Adam et sur son Épouse enveloppent des significations spirituelles que personne n'a connues jusqu'ici, parce que le Sens spirituel de la Parole n'a pas été découvert avant l'époque actuelle. Qui est-ce qui ne peut reconnaître à première vue que Jéhovah n'aurait pas placé dans un jardin deux Arbres, et l'un d'eux pour être une occasion de chute, si ce n'eût été pour servir à une certaine représentation spirituelle? Comment concilier avec la Justice Divine la malédiction qui pèse sur deux personnes pour avoir mangé du fruit d'un certain arbre et sur chacun de leurs descendants, c'est-à-dire sur tout le genre hnmain, qui est ainsi damné pour la faute d'un seul homme, dans laquelle il n'y avait aucun mal de convoitise de chair ou d'iniquité de cœur? Pourquoi surtout Jéhovah n'a-t-il pas détourné Adam de manger de ce fruit puisqu'Il était présent et qu'Il le voyait, et pourquoi n'a-t-il pas jeté le Serpent dans l'Abîme avant qu'il séduisît l'homme? Mais, mon ami, Dieu ne l'a pas fait parce qu'Il aurait ainsi enlevé à l'homme son Libre-Arbitre d'après lequel cependant l'homme est un homme et non une bête. Quand on sait

cela on voit avec clarté que le Libre-Arbitre de l'homme dans les choses spirituelles a été représenté par ces deux arbres, l'un conduisant à la vie, l'autre à la mort. En outre, et c'est le second point, le Mal héréditaire ne découle pas de là, mais il vient des Parents, qui transmettent aux enfants l'inclination au mal dans lequel ils ont été eux-mêmes. Qu'il en soit ainsi, c'est ce que peut voir quiconque examine les mœurs, les dispositions et les visages d'enfants et même de familles qui proviennent d'un même Père. Mais toujours est-il qu'il dépend de chaque membre de la famille de s'adonner à ce mal ou de s'en éloigner, puisque chacun est laissé à sa propre détermination. » (*Vraie Religion chrétienne*, n° 469.)

Ici notre illustre auteur renvoie ses lecteurs à ses *Relations Mémorables* pour avoir des explications plus complètes sur la signification particulière de l'arbre de vie et de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; il ne faut pas manquer de s'y reporter.

L'auteur résume comme suit sa troisième proposition : — « *Tant qu'il vit dans le monde l'homme est tenu dans le milieu entre le Ciel et l'Enfer, et là dans un Equilibre Spirituel qui est le Libre-Arbitre.* » — (n° 475.) Il dit encore (n° 477) que les hommes après leur mort entrent dans les sociétés du monde spirituel qui correspondent à leur amour dominant, bon ou

mauvais, et différent suivant les degrés. La société du monde spirituel que le sort de l'homme lui assigne après son décès est du même degré que lui en bien ou en mal, et cette donnée me paraît très rationnelle.

Dans sa quatrième proposition l'auteur discute la question du Libre-Arbitre de l'homme dans les choses spirituelles, il fonde son argumentation sur la permission de faire le mal que chacun connaît par expérience; et il prouve en outre que cette permission ne vient pas de Dieu, mais de cette liberté de volonté et de détermination d'après laquelle l'homme agit. Swedenborg confirme cette proposition, que l'homme a le Libre-Arbitre en l'appuyant de douze considérations générales qu'il énumère dans l'ordre suivant :

I. — « Le plus sage des hommes, Adam et son Épouse se sont laissé séduire par le Serpent.

II. — « Leur fils premier-né, Caïn, a tué son frère Abel : dans ces deux cas Jéhovah Dieu ne les a pas détournés du mal en leur parlant et ne les a maudits qu'après son accomplissement.

III. — « La Nation Israélite a adoré le veau d'or dans le désert et cependant Jéhovah voyait cela du haut de la montagne du Sinaï et ne l'empêchait pas.

IV. — « David a fait le dénombrement du peuple et pour cela il fut envoyé une peste qui fit périr plusieurs milliers d'hommes, et ce fut

non pas avant, mais après le dénombrement que Dieu envoya le prophète Gad à David pour lui annoncer le châtiment.

V. — « Il a été permis à Salomon d'établir des cultes idolâtres.

VI. — « Et à plusieurs rois après lui de profaner le Temple et les choses saintes de l'Église.

VII. — « Enfin il a été permis à cette nation de crucifier le Seigneur. Il a été permis à Mahomet d'établir une Religion non conforme à l'Écriture-Sainte en plusieurs points.

VIII. — « L'Église chrétienne a été divisée en plusieurs sectes et chacune d'elles est remplie d'hérésies.

IX. — L'existence de tant d'impies dans le Christianisme et de gens qui se glorifient de leur impiété [1] *(nous en voyons dans l'Est même maintenant beaucoup d'exemples frappants)* et aussi de tant de machinations et de tant de fourberies, même contre des hommes pieux, justes et sincères.

X. — « L'injustice triomphe souvent sur la justice dans les jugements et dans les affaires. *(Nous en avons bien des exemples dans l'Inde.)*

XI. — « Les impies sont élevés aux honneurs et remplissent les plus hautes fonctions dans l'Église et dans l'État *(tandis que ceux qui sont*

1. Tous les mots en lettres italiques entre parenthèses sont de moi.

bons et compatissants sont non seulement laissés de coté, mais souvent traités avec dédain et mépris).

XII. — « Des guerres sont permises dans lesquelles il y a tant de vies perdues, tant de villes, de nations et de familles pillées et ruinées, sans en dire ici davantage. Maintenant (ajoute notre auteur) est-il possible de se rendre compte de l'existence de ces choses autrement que par le Libre-Arbitre qui existe chez chaque homme? » — (*Vraie Religion chrétienne,* n° 479.) Ces considérations sont applicables á l'histoire de toutes les nations de notre globe. Voyez l'ouvrage de notre auteur sur la Divine Providence pour un développement plus complet des points énumérés ci-dessus.

Sans aller plus loin dans l'examen des autres propositions, qu'il me suffise de dire que l'illustre auteur a établi pleinement, et à ma grande satisfaction, la nécessité d'admettre le libre-arbitre dans les choses spirituelles, c'est-á-dire dans le choix du bien ou du mal.

Si l'on considère l'extrême faiblesse, l'incapacité et l'insuffisance du jugement d'un être aussi frêle que l'homme, appelé á faire un bon usage de cette liberté de vouloir ou de décider, n'est-il pas évident qu'il doit exister une puissance supérieure qui par pur amour et par miséricorde descend sur lui pour l'aider et le guider, lorsqu'il le demande avec humilité dans ses prières et

qu'il s'est préparé à recevoir cette assistance par un entier abandon de lui-même à la volonté Divine. Il faut que cette puissance existe; — un être Divin peut seul la posséder ; — et c'est lui qui accorde le secours, lorsqu'on l'implore pour user de ce don du libre arbitre.

VIII

DOCTRINE DU SALUT AU MOYEN DU SACRIFICE RÉDEMPTEUR OPÉRÉ PAR JÉSUS-CHRIST

D'après la doctrine la plus généralement reçue parmi les Chrétiens, Christ a opéré le salut du genre humain par la vertu de l'immolation ou du sacrifice de Lui-même qu'Il a offert sur la croix pour déterminer le Père à user de miséricorde envers la nature pécheresse de l'homme. On dit même que Ses dernières souffrances physiques, qu'on appelle spécialement Sa passion sur la croix, ont pour effet infaillible d'apaiser la colère du Père irrité, de le réconcilier avec ses enfants révoltés et de les racheter ainsi du châtiment éternel qu'ils avaient encouru par leurs péchés. Toutes les Églises croient que cet acte de sacrifice personnel représente la grande propitiation que Christ a faite pour nos péchés et par laquelle Il a accompli notre rédemption. Nous ayant ainsi rachetés, Il demande le pardon de nos transgressions à son Père qui est apaisé,

et c'est ainsi que maintenant nos péchés sont librement remis à cause de Lui et en considération de Sa justice. Telle est la substance de la doctrine du salut par Christ, prêchée par tous les ministres Chrétiens et reçue partout dans la Chrétienté.

J'ai longtemps médité sur cette doctrine et j'ai fait de grands efforts pour me débarrasser d'un doute qui me tourmentait à son sujet. Je suis né chez un peuple dont les ancêtres depuis beaucoup de siècles ne rendaient, comme les Juifs, d'autre culte à Dieu que par des sacrifices qui consistaient principalement à immoler des animaux sur les autels comme victimes et à les offrir à leurs nombreux dieux dans la ferme croyance que par ces actes ils en obtenaient leurs bonnes grâces et les engageaient à devenir leurs bienfaiteurs. Les Juifs avaient une supériorité sur les Indiens aryens, comme aussi sur tous les peuples de l'antiquité, c'était de n'avoir qu'un Dieu unique, Jéhovah, qu'ils regardaient comme le Dieu suprême de l'univers et auquel seul ils offraient leur culte et leurs sacrifices, tandis que nos ancêtres les Indiens Aryens avaient une multitude de Dieux, qui personnifiaient les éléments et qu'ils devaient se rendre favorables par une forme de culte presque semblable à celle des Juifs.

Si je réfléchissais sur la nature et la forme des sacrifices d'animaux et sur le but de cette insti-

tution, j'avais peine à comprendre comment de pauvres animaux muets, qu'on torturait et qu'on tuait devant les autels, pouvaient servir à procurer à ceux qui les sacrifiaient les bonnes grâces d'un Dieu miséricordieux, ou à effacer leurs péchés comme c'était le but particulier de certains sacrifices. Même en substituant des hommes à la place des animaux, comme l'ont fait plusieurs des nations les plus civilisées de l'antiquité et comme le font encore quelques races barbares de l'Afrique et de la Polynésie, et en supposant encore que ces hommes consentissent à mourir et qu'ils offrissent volontairement leur vie pour expier les péchés des autres, il est impossible d'admettre que Dieu agrée jamais de pareils sacrifices humains, fussent-ils faits avec le consentement des victimes, et encore moins ceux d'animaux traînés de force pour être immolés.

Jamais la justice n'acceptera la médiation d'un innocent qui s'offre à subir sans contrainte un châtiment justement et légalement mérité par un coupable. Elle s'y refuserait quand même ce serait le juge lui-même qui voudrait prendre la place de celui-ci. Elle demande péremptoirement que le châtiment tombe sur le coupable seul et sur aucun autre. Comment accepter cette loi universelle dont les hommes ont eu l'intuition dans tous les temps, anciens et modernes, — quoique dans l'histoire il ne manque pas d'exem-

ples où elle a été méconnue et où, jusqu'à une époque récente, des rois et des juges ont arbitrairement accepté et ordonné la punition d'innocents en place des coupables, — comment accepter cette loi et croire que les Juifs et les Indiens Aryens, en célébrant les rites de leurs sacrifices ou de leurs offrandes, n'avaient pas d'autres mobiles que celui d'obtenir de leurs dieux la rémission de leurs péchés par les souffrances et la mort des animaux sacrifiés? En me reportant aux considérations qui précèdent, une pareille idée me paraît tout à fait étrange et sans raison. Comment croire que les souffrances et la mort d'animaux puissent avoir un caractère expiatoire et pacifique? Pour qu'elles fussent considérées par ceux qui les offraient comme une réparation pour leurs péchés acceptable par leurs dieux, il fallait qu'il se fissent de ceux-ci une idée semblable à celle qu'ils avaient des hommes qui les entouraient et qu'ils les crûssent avares, corrompus et sanguinaires, ce qui était inadmissible pour le grand Dieu des Israélites, quelque opinion qu'on eût sur l'armée de faux dieux des païens. On ne peut donc supposer que les rites et les cérémonies des Juifs eûssent pour but d'apaiser la colère de Dieu causée par leurs péchés ou de les affranchir du châtiment qu'ils avaient mérité. Leur diverses offrandes avaient plutôt pour objet d'obtenir la faveur et les bonnes grâces de Jéhovah, leur Dieu, pour assurer le

bien de la communauté. Ayant cette opinion sur la nature de l'objet des rites relatifs aux sacrifices en général et à ceux des Juifs en particulier, j'éprouvais une grande difficulté à me faire une idée complète et exacte de la doctrine du salut par le sang et les souffrances de Jésus-Christ. Il m'était très difficile de concevoir que Ses cruelles souffrances et Sa mort ignominieuse sur la croix pussent avoir pour effet d'apaiser la colère de Dieu contre les pécheurs, de manière à les délivrer et à les absoudre complètement des terribles conséquences de leurs péchés, c'est-à-dire des souffrances de l'enfer qui sont leur châtiment.

Il y avait là une notion incompatible avec le caractère bienfaisant et juste du grand Être divin, une dérogation aux règles du droit aussi inacceptables dans le cas dont il s'agit qu'elle le serait devant une cour de justice. La première idée d'un sauvage en faisant des offrandes à son Dieu devait être d'obtenir l'accomplissement de ses désirs. En faisant un retour sur lui-même il a pu implorer ensuite le pardon de ses offenses; mais j'avais peine à concevoir comment il aurait pu croire qu'en infligeant la souffrance et la mort à une victime conduite à l'autel, il échapperait au châtiment qu'il avait mérité lui-même.

D'après ces prémisses, il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que l'institution pre-

mière des sacrifices parmi les nations de l'antiquité ait eu en vue l'expiation des péchés de celui qui les offrait. Dans la volumineuse collection de rituels que renferment les Védas, celui qui offre le sacrifice paraît rechercher, le plus souvent par l'entremise des prêtres, la propitiation ou la faveur de ses dieux afin qu'ils lui accordent les objets de tous ses vœux temporels, tels que richesse, enfants, renommée, victoire, longue vie, ou d'autres semblables bénédictions dans ce monde. Je ne prétends pas que l'idée d'adoucir ou d'apaiser la colère de certains de leurs dieux, en prenant pour victimes des animaux ou des êtres humains qu'ils faisaient souffrir à leur place, quand ils avaient quelque chose à se reprocher, fût étrangère aux Indiens Aryens et à d'autres nations de l'antiquité. Je considère au contraire que cette idée était un puissant stimulant pour pousser constamment des êtres sauvages et sans éducation à célébrer ces rites sanguinaires, qui devaient réjouir des dieux toujours représentés comme altérés de sang et trop semblables à leurs adorateurs. Mais dans mon opinion ce rôle attribué aux sacrifices répondait à la nature et au caractère des dieux et de ceux qui offraient ces sacrifices bien plutôt qu'à la nature réelle et au principe fondamental que l'institution de ces rites implique. Un acte prend en général la nature et le caractère de son auteur et les institutions ne sont que les actes passifs de ceux qui les ont

fondées. Ce principe élémentaire qui est applicable aux rites des sacrifices chez toutes les nations du monde ne peut subir d'exceptions pour le peuple juif, le seul sur la terre qui adorât le Dieu de sainteté et de vérité, Créateur et souverain de l'univers sous le nom solennel de Jéhovah, et qui réclamât toujours le privilège d'être exclusivement placé sous sa direction religieuse. Les sacrifices, qui faisaient partie de son culte, devaient donc avoir été institués sous la sainte inspiration de Jéhovah et par cela même ne présenter aucun des caractères blâmables qui distinguent les rites analogues chez les autres nations. En raisonnant ainsi je demande à bien faire comprendre que j'ai seulement en vue l'idée fondamentale des sacrifices et non les modifications ultérieures qu'ils ont pu subir par suite du développement des différents rites successivement inaugurés par les nations de l'antiquité.

Cette manière d'envisager la question à laquelle nous sommes amenés par les observations qui précèdent nous oblige à ne voir dans les souffrances et les sacrifices personnels auxquels le Seigneur Jésus-Christ s'est volontairement soumis sur la croix qu'une manifestation de l'amour d'un Dieu tout miséricordieux et tout juste, se mettant Lui-même à la portée des pécheurs pour les sauver par Sa grâce et Sa présence, dont leurs transgressions les avaient privés. Il les a rachetés de leur péché par Sa Justice, —

sainte offrande d'un riche Havishanna [1], présent de bonne odeur placé sur l'autel de Dieu. C'est ainsi qu'une Divine humanité est devenue un trait d'union, vivant et nouveau, entre Dieu et le genre humain. C'était là Son propre Fils, Son Fils bien aimé, issu de l'Éternel Amour qui est le Père et réconciliant le monde avec Lui.

Telle est pour moi la seule idée rationnelle qu'un Yajnika Indien (un grand prêtre qui connait à fond les rites des sacrifices prescrits par les Védas) pourrait avoir de la mort du Christ sur la croix, rapprochée des anciens sacrifices et considérée comme leur complément et leur accomplissement.

Aller plus loin, chercher avec les théologiens à établir une connexion entre les souffrances terribles et la mort ignominieuse du Christ, ce qu'on appelle maintenant la Passion de la croix, et le châtiment mérité par les pécheurs, pour y voir une substitution qui les affranchit pleinement du châtiment qui leur est dû, me paraît, comme je l'ai déjà expliqué, une supposition gratuite, non justifiée et incompatible avec les attributs de Dieu. Une croyance pareille doit avoir une influence très pernicieuse sur ceux qui la partagent, puisqu'elle leur donne l'assurance d'être complètement exonérés du fardeau du

1. C'est ainsi que les Védas nomment l'offrande de l'autel dans les sacrifices.

péché et du châtiment qu'ils méritent, en leur permettant de compter que le Christ les en a déjà délivrés et que, par Son sang précieux, Il les a nettoyés de toutes leurs souillures.

Il est tout naturel qu'ils applaudissent à Sa miséricorde et qu'ils s'étendent avec enthousiasme et souvent même avec des transports de joie sur l'assurance que grâce à Ses souffrances et à Sa mort, un accès facile leur est préparé vers le ciel, sans qu'ils aient d'autre devoir ou d'autre acte à accomplir que de concentrer leur foi en Lui, comme leur Sauveur, — un Sauveur dont les meurtrissures leur aurait apporté la guérison et dont le sang les aurait déjà nettoyés. Cette doctrine est en vérité très commode et l'on peut facilement comprendre qu'elle obtienne une adhésion universelle, en raison de l'apathie naturelle à l'homme et de sa répugnance pour les actes d'abnégation et de sacrifice, que la charité chrétienne et les souffrances même du Christ imposent d'une manière si péremptoire à tous les vrais croyants. C'est ainsi que les Chrétiens ont été conduits à donner une importance exceptionnelle aux vertus rédemptrices attachées aux souffrances du Christ sur la croix et à laisser au second plan les nobles doctrines et les glorieux exemples que leur offraient la vie et le ministère du Christ, lorsque le seul moyen effectif de salut était pour eux de chercher avant tout à les suivre et à les imiter. De là enfin cette prédomi-

nance de la doctrine de la foi qu'on met beaucoup au dessus de celle de la charité dans l'enseignement dont nous constatons aujourd'hui la rapide extension dans toute la Chrétienté.

De là encore l'indifférence pour les sentiments et les souffrances de leurs frères qu'on remarque aujourd'hui parmi les Chrétiens et même, ce qui est plus étonnant, parmi les hommes qui font du Christianisme leur profession spéciale. Il est pour eux comme un asile et une retraite où ils peuvent se décharger du fardeau de leurs péchés et goûter un repos dont leur égoïsme s'accommode. En ces jours de diffusion des lumières, nous rencontrons beaucoup de gens qui pourront continuer pendant toute leur vie à prêcher et à discourir sur la doctrine de la foi, mais bien peu qui la mettent silencieusement en pratique en travaillant de leurs mains, en secourant les pauvres et les opprimés et en accomplissant les actes de justice et de miséricorde qu'il est en leur pouvoir de faire. La doctrine du salut par la foi seule, telle qu'elle est prêchée aujourd'hui, agissant de concert avec l'endurcissement naturel du cœur humain, concourt plus que toute autre cause à créer cette lamentable apathie contre laquelle le seul remède effectif se trouve dans la doctrine Chrétienne de la charité.

A l'appui des idées exposées ci-dessus j'ai grand plaisir à citer en terminant cet article un passage de l'*Appel* de Noble sur la doctrine de la rédemption accomplie par Jésus-Christ.

« La série des sacrifices mosaïques, dans leur ordre complet, représente toute la sanctification de l'homme, à tel point que l'homme qui les offre spirituellement devient lui-même un être entièrement voué à Dieu et entièrement assimilé à l'Image Divine dans son degré fini. De même cette série, dans un sens plus élevé, représente la complète sanctification ou glorification de l'Humanité du Seigneur, par laquelle cette Humanité a été réellement consacrée à la Divine essence et entièrement assimilée à la Divine nature de manière à être la forme actuelle de son habitation corporelle. Et il est juste de dire que ceci a été fait *pour nous;* c'est pour nous que ce sacrifice a été offert, afin d'effectuer la réconciliation entre l'homme et Dieu. Jésus dit : C'est *pour eux* que je me sanctifie, et Paul déclare que Christ, notre Pâque, a été immolé *pour nous*, non parce que la colère du Père demandait à être apaisée, ou pouvait être apaisée par la vue des souffrances du Fils, mais parce que Son humanité étant sacrifiée, — c'est-à-dire sanctifiée et unie à la Divine essence, — les influences divines ont été ainsi accommodées à l'état de l'homme, de manière à renouveler son cœur et son esprit et à opérer aussi sa sanctification. Ainsi il est très vrai, comme l'observe l'Apôtre, « qu'Il a paru pour abolir le péché s'étant offert Lui-même en sacrifice ». C'est pour éloigner le péché de l'esprit qui Le reçoit que le Saint-Esprit s'est donné ; et

il est dit de cet Esprit, pendant que le Seigneur était engagé dans son ministère sur la terre que « l'Esprit Saint n'était pas encore [1] parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié », — non pas qu'avant cette époque aucune influence ne se fût jamais fait sentir, mais parce que celle qui était nécessaire pour arriver jusqu'à l'homme et le toucher dans l'état où il était alors tombé ne pouvait se réaliser avant que l'humanité de Jésus, le seul principe Divin d'où ces influences puissent sortir, n'eut été glorifiée, c'est-à-dire offerte en sacrifice, c'est-à-dire déifiée. » — (*Appel* de Noble, 7me édition, p. 427.)

« Quand l'homme reçoit du Seigneur les grâces dont Il est l'auteur et les Lui attribue toutes, comme cela est représenté dans les sacrifices du culte Mosaïque, quand toutes les affections et les perceptions de son cœur et de son esprit, autrement dit, quand lui-même par rapport à à ces affections et à ces perceptions est ainsi continuellement sanctifié par le Seigneur, il arrive qu'au terme de sa sanctification, l'homme tout entier est ainsi pieusement consacré au Seigneur. C'est l'état que l'Apôtre nous exhorte à atteindre quand il dit : «Je vous conjure, frères, d'offrir vos corps en *sacrifice vivant*, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service raison-

1. Jean VII. 39. Les traducteurs disent « n'avait pas encore été donné », mais le mot *donné* en italiques indique qu'il n'existe pas dans l'original.

nable ». — (Rom. XII, 1.) Ce *sacrifice vivant* c'est l'homme exclusivement consacré au Seigneur, entièrement renouvelé par la réception de principes nouveaux d'amour, de pensée et d'action. Sa vie d'égoïsme est éteinte et il vit d'une vie nouvelle qui est réellement la vie. C'est elle que l'Apôtre a en vue, quand il parle de lui-même en ces termes : « Je suis crucifié avec Christ ; néanmoins je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi ; et la vie que je vis maintenant dans la chair, je la vis par la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est donné Soi-même pour moi. » — (Gal. II, 20.) Par *la chair* dans cette citation, comme par *le corps* dans celle qui précède et dans d'autres parties de ses écrits, l'Apôtre n'entend pas seulement le corps matériel, mais tout ce qu'on appelle l'homme naturel ou externe. Il décrit ici clairement l'état de rénovation de l'homme tout entier dans lequel il devient un sacrifice vivant pour Dieu. » — (*Appel* de Noble, 7e édition, p. 425.)

En résumé la doctrine du salut et de la rédemption accomplie par le Seigneur Jésus-Christ, au moyen de Son sacrifice volontaire et de Ses souffrances sur la croix, telle qu'elle est comprise par la Nouvelle Église et exposée en grand détail par le Rev. S. Noble dans son *Appel*, me paraît offrir une manière d'envisager ce sujet plus claire et plus rationnelle que celle qu'accepte la généralité des pasteurs des autres dénominations.

IX

SORT OU DESTINÉE FUTURE DES GENTILS OU DES PAIENS, SUIVANT LES IDÉES GÉNÉRALEMENT REÇUES PAR LES CHRÉTIENS

Le Christianisme, tel qu'il est aujourd'hui enseigné et prêché au monde, me paraît garder presque toujours le silence sur l'importante question du sort et de la destinée future de ce nombre incalculable d'êtres humains qui sont morts et qui meurent tous les jours dans une ignorance complète de ses enseignements, sans parler de ce nombre dont nous n'avons aucune idée d'êtres humains qui ont occupé et quitté cette terre pendant des milliers d'années antérieures à l'avènement du Seigneur Jésus-Christ.

Je m'étonne de voir une question qui touche aux intérêts spirituels d'une si vaste multitude d'êtres humains, en comparaison desquels ceux qui ont pu profiter des enseignements de Christ ne forment qu'un groupe insignifiant, ne pas susciter, parmi ceux qui enseignent le Christianisme

et ceux qui en font profession, la sérieuse attention et le profond intérêt qu'elle mérite. Je ne parle pas de l'intérêt que les Chrétiens ont éprouvé et témoigné depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours pour la conversion des païens, mais de celui qui devrait les porter à examiner si l'éternelle damnation de tout le monde païen enseignée dans beaucoup d'églises est une doctrine admissible. Contre un pareil fléau les ministres chrétiens n'ont qu'un remède, la conversion des païens à la foi en Christ. Mais la grande question de la destinée finale des inconvertis n'est pas abordée, ou, si elle l'est, on la laisse *aboutir à une tranquille adhésion aux idées reçues*. Ce remède et cette conclusion me rappellent une histoire populaire qu'on cite souvent dans mon pays, quand on voit quelques hommes favorisés de la fortune ne faire preuve que d'ignorance et d'apathie en présence du vice et de la misère de milliers de pauvres qui les entourent. La voici : Une grande famine désolait une certaine contrée, le pauvre peuple mourait en grand nombre et le reste se lamentait et pleurait parce qu'il n'avait rien à manger. Le grand rajah de l'endroit, témoin de cette désolation universelle en demanda la cause à ses courtisans. Ceux-ci lui répondirent avec déférence qu'une grande sécheresse avait anéanti toute la récolte de blé, de sorte qu'il ne restait plus rien à manger pour le pauvre peuple. Le prince s'étonna de tant

d'ignorance et demanda en se récriant pourquoi le peuple ne se mettait pas à manger des confitures, si le blé lui faisait défaut. La connaissance du Christianisme est sans doute une nourriture délicate, capable de sauver la vie du petit nombre qui peut se la procurer, mais la grande et l'urgente question est celle du remède à trouver pour les multitudes qui sont actuellement mourantes faute de nourriture. Le remède dont les cœurs chrétiens se contentent dans ce cas ne me paraît pas différer beaucoup de celui que son altesse le rajah proposait dans notre histoire; mais il ne suffit pas pour me faire oublier les millions de millions de païens qui sont morts et meurent tous les jours, privés de la nourriture dont ils auraient eu besoin c'est-à-dire des bienfaits du Christianisme. Je ne veux pas parler de ceux qui ont mené une vie mauvaise et pécheresse, des avares et des mondains, qui ne se sont jamais tournés vers leur Dieu avec un cœur pénitent, car le sort de ces gens-là est le même, qu'ils soient chrétiens ou païens; mais je pense à ces Gentils dont la vie a été vertueuse et dont on peut dire qu'elle a trouvé grâce aux yeux du Seigneur. Car je n'admets pas qu'on regarde le monde païen comme entièrement privé de gens pieux, bons et vertueux. Dans mon opinion une pareille assertion équivaudrait à un gros blasphème. Il est vrai que pour jeter du jour sur ces questions et calmer la grande anxiété qu'elles

font naître, on nous renvoie quelquefois à certains passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, tels que Deut. X. 17, 2 Chron. XIX. 1, Prov. XXIV. 12, Matth. XVI, 27, Rom. X, 6 à 14, Gal. VI, 7-8, 1 Pierre I. 17, en nous assurant qu'ils sont de nature à satisfaire notre curiosité. Mais on nous les indique d'une main si tremblante et d'une voix si faible qu'il doit en rester l'impression qu'une damnation éternelle est le sort inévitable réservé aux païens. Dans cet état de défiance et de découragement universels qui affecte l'esprit, sinon le cœur, de bien des ministres chrétiens, lorsqu'ils ont à exprimer une opinion sur ce sujet, l'Église de la Nouvelle Jérusalem élève la voix avec une hardiesse et une assurance, auxquelles les Gentils ne peuvent manquer d'applaudir, pour annoncer la vraie doctrine sur cette question de la plus grande importance. La nouvelle Église enseigne ouvertement que les païens et les Gentils qui ont mené une vie vertueuse apprendront la vérité dans le monde des esprits et que les portes du ciel s'ouvriront pour eux comme pour les Chrétiens eux-mêmes. Il y aura pour les païens toute une éducation à recevoir, qu'ils n'ont pas eu occasion d'acquérir sur la terre, mais que la bienveillance universelle du Père Céleste de toute l'humanité leur a préparée dans un monde intermédiaire, sous les soins affectueux d'anges préposés à ce service. Ce sont là des sentiments aussi nobles que légitimes aux-

quels ne manquaient pas d'adhérer les Chrétiens dont l'intelligence n'a pas subi l'influence de prédications étroites et absolues, lorsque du haut de leurs chaires les ministres proclamaient leur doctrine favorite et opposaient au sort des païens irrévocablement fixé la félicité céleste accordée par Christ à ceux qui placent leur confiance en Lui seul. Personne, j'en suis persuadé ne condamnerait plus haut cette doctrine égoïste que le Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui est le Sauveur non seulement des Chrétiens, mais de tout le genre humain dans le ciel comme sur la terre.

Qu'il me soit permis à propos de cette question de mentionner une idée qui m'appartient et qui fait partie d'une suite de pensées sur ce sujet et sur plusieurs autres que je réserve (D. V.) pour une publication spéciale. On dit et on croit que Christ était co-éternel avec le Père (voyez Jean I, 1.) Il pouvait dès lors de toute éternité non seulement prévoir la rédemption et le salut du genre humain, mais y pourvoir, comme Il l'a fait à une époque déterminée par Son Incarnation. Sa passion sur la croix ne peut-elle pas alors avoir un effet rétroactif pour le salut du genre humain, de même qu'elle a eu pour l'avenir des conséquences que toute la Chrétienté est actuellement unanime à admettre? Je crois que oui.

Cette solution de la question, à laquelle je suis arrivé après de longues méditations, pourra, je

l'espère, aplanir bien des objections et des difficultés que le sujet comporte.

Swedenborg me paraît être complétement avec moi dans ce que j'avance (voyez l'extrait de son ouvrage *le Ciel et l'Enfer*, dans mon article III sur « l'Eternité des récompenses et des peines futures, leur nature et leur description », page 68). Dans ses Arcanes Célestes l'illustre auteur consacre dix-sept paragraphes (nos 2589 à 2605) a l'importante question « de l'état et du sort dans l'autre vie des Nations et des Peuples nés hors de l'Église ». Je ne puis en faire ici des extraits étendus; mais le peu que je vais citer, joint à ce que j'ai déjà donné, fera suffisamment connaître la véritable place que l'enseignement de la Nouvelle Église assigne aux païens. Voici ce que dit Swedenborg :

« J'ai appris par beaucoup de témoignages que les Gentils qui ont eu une vie morale et se sont tenus dans l'obéissance, et qui ont vécu dans une charité mutuelle, selon leur religiosité et ont reçu par suite une sorte de conscience, sont acceptés dans l'autre vie et y sont instruits par les Anges avec un soin particulier dans les biens et les vrais de la foi. (Arcanes Célestes n° 2590).

.....Quant à ce qui concerne les Chrétiens et les Gentils dans l'autre vie, voici ce qui a lieu : Les Chrétiens qui ont accepté les vérités de la foi et qui en même temps ont vécu dans le bien sont reçus de préférence aux Gentils » (*c'est juste*)

« mais de pareils chrétiens sont peu nombreux aujourd'hui » (c'est bien vrai) tandis que les Gentils qui ont vécu dans l'obéissance et la charité mutuelle sont reçus de préférence aux Chrétiens dont la vie n'a pas été bonne ». (*Cela ne fait pas de doute*).

Swedenborg continue ainsi à dire beaucoup de choses sur les païens et les Chrétiens, avec lesquels il a conversé dans le monde spirituel, comme il le montre amplement dans son grand ouvrage des Arcanes Célestes, dans sa Vraie Religion Chrétienne et dans le Ciel et l'Enfer. Ces ouvrages méritent d'être lus et étudiés par les païens aussi bien que par les Chrétiens. Mais je ne voudrais pas laisser conclure des observations qui précèdent que, mu par une sympathie excessive pour le sort des païens, j'aie le désir secret d'exonérer mes frères, les païens, de la grande et terrible responsabilité qu'ils encourent comme pécheurs et justiciables du tribunal de Dieu, ou plutôt comme passibles des conséquences de leur péchés et de leurs délits, ni que je cherche à représenter comme plus léger le fardeau qu'ils ont à porter en commun avec les Chrétiens. Je suis loin de vouloir que leur ignorance les protège comme un manteau, dans l'autre vie, contre le châtiment qu'ils ont pu mériter, ni de les encourager d'un autre coté à se réfugier dans cette paisible ignorance pour échapper aux appels du Christianisme qui les sollicite vivement

d'examiner à fond la prétention qu'il a d'être la seule religion révélée à l'homme pour son salut, et, s'ils sont persuadés qu'elle est légitime, de saisir avec ardeur le salut qu'il offre aux pécheurs. Mon principal objet, en témoignant ici de la sympathie, si je puis employer ce mot, pour la cause des païens, est de disculper ceux là seulement, aux oreilles desquels ces appels ne sont pas parvenus, aux yeux desquels la lumière n'a pas brillé et de répondre ainsi aux dures et terribles dénonciations qu'une portion nombreuse et inconsidérée des prédicateurs Chrétiens dirige contre eux. Mais il doit être bien compris que je n'ai aucune idée d'étendre ma sympathie à ceux qui n'ont pas cette excuse pour les défendre. C'est devant le trihunal de Dieu qu'ils auront à plaider leur cause, s'ils ont à répondre d'une aussi coupable négligence des intérêts vitaux de leurs âmes dans le monde à venir.

X

CONCLUSION

Il doit être maintenant démontré aux membres de l'Église de la Nouvelle Jérusalem à qui j'adresse cette épitre, que mon seul but en l'écrivant est d'éveiller l'intérêt des Églises chrétiennes de toutes les dénominations, et plus encore celui de cette grande partie du monde qui n'est pas chrétienne, pour cette manière nouvelle et très rationnelle d'envisager le Christianisme que l'illustre fondateur de la Nouvelle Église a présentée au monde et qui rencontrera très probablement l'approbation, je dis même l'admiration d'une grande portion du genre humain en dehors des limites de l'Église Chrétienne. Il m'apparaît très clairement que, depuis la mort de Swedenborg, il s'est produit des signes manifestes et merveilleux de l'activité mentale de la race humaine toute entière, et je ne puis m'empêcher de considérer ce résultat comme la projection de cette grande lumière intellectuelle dont le centre en ce moment est surtout en Europe et en Amé-

rique, mais qui rayonne dans toutes les directions à travers le vaste monde, d'une façon et d'une vitesse dont les annales de l'humanité n'offrent pas de précédents. Cette activité croissante ne peut exister sans se manifester par des effets nombreux et variés, qui doivent étonner les observateurs et leur inspirer une admiration qui ne sera pas toujours sans réserve, mais restera soumise à l'influence des impressions, des affections et des sentiments propres à chacun d'eux.

Une enquête religieuse que des hommes distingués par leur grand savoir et leur profondes recherches poursuivent avec une pénétrante et sérieuse attention conduit les uns à proclamer l'Unitarisme, les autres le pur Théisme et assez souvent le désespérant Athéisme : Swedenborg en prévision de cette révolution dans la pensée humaine, conséquence nécessaire de la lumière et de l'activité nouvelles qui se manifestent à partir de la mémorable année 1757, a indiqué d'avance un remède, je devrais dire une panacée. Elle promet d'être efficace dans tout les cas et à toutes les époques de cette grande perturbation qui agit en ce moment sur la constitution de l'esprit humain. Pour trouver la preuve de ce que j'avance nous n'avons qu'à considérer les surprenantes transformations que la pensée religieuse subit actuellement, non pas seulement dans le centre actif du Christianisme, mais par tout le globe dans les

régions tranquilles et somnolentes du paganisme.

Si je cherche à comprendre comment les doctrines de la Nouvelle Église, qui sont si merveilleusement appropriées à l'instinct religieux de l'homme, de celui surtout dont l'esprit est développé, n'obtiennent pas de la part des autres dénominations chrétiennes le degré d'attention et de sympathie qu'elles auraient tout droit d'attendre, je ne puis attribuer ce résultat qu'à l'éducation première et aux préjugés auxquels l'esprit Chrétien a été longtemps asservi, sous la direction et la discipline des églises particulières dont les enseignements l'ont fortement pénétré. Les doctrines de la Nouvelle Église partent d'idées qui doivent frapper d'étonnement l'esprit des Chrétiens et provoquer le doute et la défiance partout où elle abordent et traversent la région supérieure à la sphère des sens et dépassent les limites ordinaires de l'intelligence et de la croyance. Cette défiance provient principalement chez eux de ce qu'il leur manque la préparation antérieure qu'une éducation plus ou moins spéciale donne à l'esprit des Asiatiques. Les connaissances et l'expérience que je possède me permettent d'affirmer ici, à la satisfaction de mes amis les Swedenborgiens, que l'Asie étant le berceau et la patrie du mysticisme religieux et l'Inde en particulier le siége spécial de la science du spiritualisme, une étude plus ou moins complète des doc-

trines religieuses et des ouvrages philosophiques en vogue parmi les savants de ces pays est très efficace pour préparer à comprendre aisément et à admettre la nouvelle et transcendante interprétation des Écriture Chrétiennes donnée par Swedenborg. C'est en Asie et surtout dans l'Inde, je le dis et l'espère ardemment que la Nouvelle Église, cette plante encore tendre, peut rencontrer un sol particulièrement favorable et une nourriture abondante qui en fera un arbre vigoureux comme le *Ficus Indica* dont chaque branche retombe sur le sol, y prend racine et donne naissance à une multitude d'arbres semblables, vaste ensemble qui ne fait qu'un seul corps et qui ne peut manquer d'attirer sous son ombre épaisse les voyageurs fatigués.

La science des correspondances, qui peut passer à juste titre pour une découverte ou une sorte de révélation nouvelle et qui caractérise spécialement la doctrine de la Nouvelle Église, est pour moi ce qui répond le mieux aux besoins intellectuels de l'âge où nous vivons. Je dois ajouter qu'elle développe d'une façon admirable la théologie de la Bible et qu'après l'avoir débarrassée de cette masse d'éléments étrangers qui s'y étaient incrustés pendant des siècles elle l'unit et l'assimile à la spiritualité de tous les autres systèmes religieux, de manière à en faire comme un centre spirituel autour duquel elle pourra plus tard, à une époque encore bien éloignée, attirer

et grouper toute la famille humaine dans une confraternité de foi spirituelle et de charité. Appliquée à quelques passages de la Bible, qui sont subtils, mystérieux, controversables et, en quelques endroits, en apparence contradictoires, cette science nouvelle offrira les plus grands avantages et fera connaître le sens caché de la façon la plus satisfaisante. C'est en réalité une clé universelle que le Seigneur, par le moyen de Swedenborg, met dans la main du lecteur de la Bible pour lui permettre d'ouvrir lui-même le trésor caché dans sa partie la plus intime, trésor qui sans elle pourrait rester inaperçu.

J'éprouve un trés profond regret à constater que jamais je ne me suis trouvé dans l'Inde en présence d'un missionnaire de l'Église de la Nouvelle Jérusalem ; je n'ai pas même entendu dire qu'elle eût une mission quelque part, tandis que nous rencontrons partout des missionnaires de toutes les dénominations qui, soutenus par les diverses Sociétés de Missions Étrangères d'Europe et d'Amérique, prêchent le glorieux Évangile de Christ, et je veux espérer qu'aprés avoir pris connaissance de mon humble mais sincère communication, vous comprendrez et partagerez même le sentiment que je vous exprime. Je m'explique comment il se fait que les membres de la Nouvelle Église n'aient pas encore été entraînés à des entreprises de ce genre. Ils avaient quelques raisons de douter du succès de

leurs doctrines parmi les étrangers en voyant le peu d'intérêt qu'elles éveillaient autour d'eux. Je crois avoir fait tout ce qui dépendait de moi dans les pages qui précèdent pour combattre ce doute, s'il existe réellement dans l'esprit des principaux adhérents de la Nouvelle Église. Je me considérerais comme amplement récompensé si l'effort que j'ai tenté leur semble répondre au but que je me propose, ou s'il peut être de quelque utilité en les encourageant à faire connaître dans toutes les parties de la terre habitable le nom de l'illustre Swedenborg et ses merveilleuses doctrines et à mettre au service de cette cause sacrée une activité et des moyens un peu plus énergiques. J'avais à remplir un devoir que ma connaissance nouvelle et mon étude de Swedenborg m'imposait envers les membres de l'Église naissante de la Nouvelle Jérusaiem ; je devais leur communiquer les impressions que cette connaissance et cette étude avaient produites dans mon esprit et que je ne pouvais en conscience laisser disparaître avec moi dans l'oubli.

En plaçant cette humble adresse sous les yeux des membres de la Nouvelle Église, je les prie de croire que j'ai un vif sentiment des nombreux défauts et des lacunes qu'on peut lui reprocher. J'ai à réclamer l'indulgence de tous mes lecteurs et en particulier celle des membres de la Nouvelle Église. La seule excuse que je puisse trouver pour me faire pardonner ces im-

perfections, c'est que si les idées m'appartiennent la langue que j'ai dû employer n'est pas la mienne.

DADOBA PANDURUNG.

Bombay, 10 mars 1878.

TABLE DES MATIÈRES

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS.